This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN NEHT

Digitized by Google

562.22
A

Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF
FRANCIS BROWN HAYES
Class of 1839
OF LEXINGTON, MASSACHUSETTS

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

FONTENELLE

PAR

A. LABORDE-MILAÀ

Digitized by Google

Digitized by Google

FONTENELLE

Digitized by Google

VOLUMES DE LA COLLECTION DÉJÀ PARUS

DANS L'ORDRE DE LA PUBLICATION

VICTOR COUSIN, par M. *Jules Simon*, de l'Académie française.
MADAME DE SÉVIGNÉ, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
MONTESQUIEU, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
GEORGE SAND, par M. *E. Caro*, de l'Académie française.
TURGOT, par M. *Léon Say*, de l'Académie française.
THIERS, par M. *P. de Rémusat*, de l'Institut.
D'ALEMBERT, par M. *Joseph Bertrand*, de l'Académie française.
VAUVENARGUES, par M. *Maurice Paléologue*.
MADAME DE STAEL, par M. *Albert Sorel*, de l'Académie française.
THÉOPHILE GAUTIER, par M. *Maxime Du Camp*, de l'Académie française.
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, par M. *Arvède Barine*.
MADAME DE LA FAYETTE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
MIRABEAU, par M. *Edmond Rousse*, de l'Académie française.
RUTEBEUF, par M. *Clédat*, professeur de Faculté.
STENDHAL, par M. *Édouard Rod*.
ALFRED DE VIGNY, par M. *Maurice Paléologue*.
BOILEAU, par M. *G. Lanson*.
CHATEAUBRIAND, par M. *de Lescure*.
FÉNELON, par M. *Paul Janet*, de l'Institut.
SAINT-SIMON, par M. *Gaston Boissier*, secrétaire perpétuel de l'Académie française.
RABELAIS, par M. *René Millet*.
J.-J. ROUSSEAU, par M. *Arthur Chuquet*, professeur au Collège de France.
LESAGE, par M. *Eugène Lintilhac*.
DESCARTES, par M. *Alfred Fouillée*, de l'Institut.
VICTOR HUGO, par M. *Léopold Mabilleau*.
ALFRED DE MUSSET, par M. *Arvède Barine*.
JOSEPH DE MAISTRE, par M. *George Cogordan*.
FROISSART, par Mme *Mary Darmesteter*.
DIDEROT, par M. *Joseph Reinach*.
GUIZOT, par M. *A. Bardoux*, de l'Institut.
MONTAIGNE, par M. *Paul Stapfer*, professeur de Faculté.
LA ROCHEFOUCAULD, par M. *J. Bourdeau*.
LACORDAIRE, par M. le comte *d'Haussonville*, de l'Académie française.
ROYER-COLLARD, par M. *E. Spuller*.
LA FONTAINE, par M. *Georges Lafenestre*, de l'Institut.
MALHERBE, par M. le duc *de Broglie*, de l'Académie française.
BEAUMARCHAIS, par M. *André Hallays*.
MARIVAUX, par M. *Gaston Deschamps*.
RACINE, par M. *Gustave Larroumet*, de l'Institut.
MÉRIMÉE, par M. *Augustin Filon*.
CORNEILLE, par M. *Gustave Lanson*.
FLAUBERT, par M. *Emile Faguet*, de l'Académie française.
BOSSUET, par M. *Alfred Rébelliau*.
PASCAL, par M. *Émile Boutroux*, de l'Institut.
FRANÇOIS VILLON, par M. *G. Paris*, de l'Académie française.
ALEXANDRE DUMAS père, par M. *Hippolyte Parigot*.
ANDRÉ CHÉNIER, par M. *Em. Faguet*, de l'Académie française.
LA BRUYÈRE, par M. *Paul Morillot*.

Chaque volume, avec un portrait en héliogravure . . . . . 2 fr.

42-05. — Coulommiers. Imp. PAUL BRODARD. — 4-05.

Digitized by Google

Digitized by Google

FONTENELLE

REPRODUCTION DE LA GRAVURE DE DOSSIER

D'APRÈS RIGAUD

Digitized by Google

LES GRANDS ÉCRIVAINS FRANÇAIS

FONTENELLE

PAR

A. LABORDE-MILAÀ

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1905

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Digitized by Google

385~~4~~2.22 A
6

Hayes Fund

Digitized by Google

FONTENELLE

Si ceux-là sont aimés des Dieux qui meurent jeunes, Fontenelle n'a pas eu les sympathies de la divinité puisqu'elle l'a laissé sur terre près de cent ans : elle se serait ainsi vengée des quelques traits méchants que, de bonne heure, il avait cru devoir lui décocher; c'est pour le punir qu'elle l'aurait oublié si longtemps parmi les hommes. Mais qui serait tenté de le plaindre aurait tort. Lui-même, on le sait, ne tenait pas du tout à ce que la mort se souvînt de lui : « Chut... », disait-il, le doigt sur la bouche, à une de ses contemporaines qui s'étonnait devant lui de leur longévité parallèle. Il n'y tenait pas, d'abord, sans doute, parce qu'il aimait la vie, parce qu'il était heureux de respirer, surtout de penser, sous le soleil, mais aussi parce qu'il se rendait parfaitement compte que l'un de ses grands mérites était précisément d'avoir duré.

S'il était mort de bonne heure, vers vingt-six ou

Digitized by Google

vingt-sept ans, il aurait laissé à son temps le souvenir d'un jeune homme aimable, s'intéressant à toutes les choses de l'esprit, curieux, en un mot, comme on disait alors, mais qui n'a pas donné sa mesure faute d'avoir trouvé sa voie; et, aux yeux de la postérité, il eût été l'écrivain bel esprit et prétentieux peint par La Bruyère. Bien que le portrait, à sa date même, ait eu besoin de quelque retouche, vu l'autorité et le goût du peintre, on l'eût tenu pour fidèle. — S'il était mort vers la quarantaine (1697), à un moment où, membre depuis six ans de l'Académie française, il était connu sans être encore illustre, le monde des lettres, celui des sciences et surtout les gens du monde l'auraient regretté, les uns perdant un lumineux interprète, les autres un guide très séduisant et très informé, à la veille de se montrer original.

Mais il vécut, vieillit, chose déjà intelligente, la plus intelligente peut-être que puisse faire l'homme; car durer est une vertu qui en conditionne et en résume bien d'autres, et on conçoit, en y réfléchissant, qu'elle devienne un titre au respect et à l'admiration. Il vieillit donc et sut vieillir. Parti en arrière de son temps, il ne tarda pas, le gros de la troupe une fois rejoint, de le traverser de bout en bout et de passer à l'avant-garde, accomplissant ce merveilleux tour de force intellectuel de vivre en

Digitized by Google

un continuel progrès. Il n'eut pas de crépuscule après un éclatant midi, comme son oncle le grand Corneille; du jour où il fut dans son vrai chemin, tour à tour se laissant pénétrer par son siècle et le pénétrant, profitant de tout le travail d'alentour et travaillant lui-même, il sut à la fois marcher avec les idées et accélérer leur marche. De telle sorte que l'étudier, c'est, si l'on veut bien oublier la coupure chronologique de 1700 et la coupure historique de 1715, voir se dérouler d'une traite environ cent ans de la vie des esprits en France, et même hors de France, et lier ainsi tout naturellement deux siècles d'ailleurs assez hétérogènes; mais c'est aussi assister à un spectacle singulier : celui d'un cerveau commençant en somme par des futilités, s'enrichissant progressivement, élaborant ses richesses et finissant par échafauder, à un moment où la tentative pouvait paraître prématurée, une synthèse scientifique d'un mérite assurément trop méconnu. Grimm dit très bien : « Monsieur de Fontenelle, qui vient de finir sa carrière, est un de ces hommes rares, qui, témoin pendant un siècle de toutes les révolutions de l'esprit humain, en a lui-même opéré quelques-unes et préparé les causes de plusieurs autres ». L'effort mental de Fontenelle fut en effet de plus en plus fécond. Servi par une heureuse harmonie du corps et de l'esprit, il ne

Digitized by Google

cessa d'élargir son horizon, et, pour ainsi parler, de déployer son intelligence.

C'est ce progrès que nous allons essayer de retracer. Passant des tâtonnements du début et de ce qu'on peut appeler ses faux-départs aux acquisitions de son âge mûr et au rôle très remarquable et très précis qu'alors il joua, nous tâcherons en dernière analyse et principalement de savoir comment sont nées en lui et ont été par lui jetées dans la circulation deux ou trois des grandes idées qui sont le fondement de la pensée contemporaine. Le vrai Fontenelle est là.

Digitized by Google

I

TATONNEMENTS ET FAUX DÉPARTS

Malgré les difficultés qui apparaissaient à l'horizon politique et que la paix de Nimègue masquait vainement, et malgré le trouble qui se manifestait déjà dans les affaires intérieures, qu'il s'agît de la religion, des mœurs ou de la richesse publique, l'existence à Paris vers 1680 avait encore belle allure et les choses y gardaient cette noblesse générale qu'elles avaient depuis vingt ans. Bien qu'on fût à la veille d'événements graves, et, pour tout dire, du moment où le règne allait décliner, ni la Cour ni la Ville n'avaient renoncé aux plaisirs délicats de la société et de l'intelligence, plaisirs qui d'ailleurs faisaient partie d'un ensemble et avaient leur place dans la symphonie qu'était alors, par une sorte de prérogative, la vie française ou, plus exactement, la vie de l'Ile-de-France. Sans doute les belles

Digitized by Google

années étaient passées : Molière était mort, Corneille bien vieux, Racine loin du monde, mais on jouait leurs œuvres assidûment. La Comédie-Française se constituait, et les poètes de second rang, bien que médiocres, étaient écoutés avec complaisance, car le public, grâce aux maîtres, avait fait son éducation. On applaudissait dans les pièces nouvelles, dit Voltaire à propos du *Comte d'Essex* de Thomas Corneille, qui est de cette époque, « plutôt ce que les acteurs devaient dire que ce qu'ils disaient, plutôt leurs situations que leurs discours... ; le cœur du spectateur s'y prêtait à l'état de personnage et n'examinait point » ; et Mme Deshoulières, Pradon, Boursault se trouvaient bien de cette collaboration anonyme. *La Princesse de Clèves* venait de paraître en même temps qu'un second recueil de fables de La Fontaine, et, tandis que Fléchier et Fénelon donnaient une note nouvelle d'art et de pensée qui avait déjà ses admirateurs, Bossuet, éloquent et grave, s'efforçait de maintenir le siècle sur la grande route royale où quatre-vingts ans d'histoire l'avaient engagé. Il y avait même dans l'air des préoccupations intellectuelles jusqu'alors à peu près inconnues. Le cartésianisme, qui avait mis près de quarante années à s'imposer, gêné qu'il s'était trouvé tant par l'admirable effort janséniste que par certaine philosophie naturaliste professée par Gas-

Digitized by Google

sendi et propagée par la comédie et par la fable, pour ne citer que les canaux principaux, le cartésianisme se trouvait alors en pleine vogue, et la foule des personnes de tout sexe, de tout âge et de toute condition qui se pressait aux conférences de Régis, véritables cours publics de physique et d'histoire naturelle, était une preuve évidente qu'on se mettait à aimer ce qui touchait aux mystères de la nature et de la vie presque autant que les belles-lettres et déjà plus que la mathématique.

A dire vrai, c'était un désir de savoir encore confus, incertain de sa direction, ignorant surtout de quelle façon il pourra se satisfaire, et, chose naturelle en des temps où fleurissait la vie mondaine, ce désir avait sa source principale dans le besoin que chacun éprouvait de briller plus qu'autrui : on raconte en effet que « des gens du monde portaient sur eux des pièces sèches préparées par Du Verney pour avoir le plaisir de les montrer dans les compagnies »; l'ardeur scientifique n'était pas encore désintéressée. Il n'en est pas moins certain que la chimie, la botanique, l'anatomie osaient, pour la première fois, sortir des laboratoires et se montrer aux profanes. Le public, mis en éveil par quelques lueurs, aspirait à plus de lumière et il se faisait, sous des apparences parfois frivoles, un travail réel de la pensée.

Digitized by Google

*
* *

Dans bien des maisons de Paris, les conversations se ressentaient de cette vie générale des esprits, dont nous ne pouvons ici qu'esquisser le tableau, et leurs thèmes variés reflétaient assez exactement la marche de l'opinion. Si dans les salons des hôtels d'Albret et de Richelieu, où brillaient Mme de Sévigné et Mme de La Fayette, on s'entretenait de préférence des choses de l'art et surtout, selon la pente du siècle, des choses du cœur, chez Ninon, qui n'avait encore que soixante-quatre ans, un groupe d'épicuriens blasés, effleurés sans le savoir par un vent nouveau, discutait, raisonnait, s'exprimait déjà librement sur des matières qu'on pourrait appeler réservées, par dilettantisme d'ailleurs et sans avoir le moins du monde l'intention de réformer quoi que ce fût.

Il y avait une demeure cependant qui se trouvait favorisée, sur ce point, d'une façon toute particulière; une, qui par l'effet d'un hasard heureux entendait passer, en même temps que les bruits, quelquefois méchants, du monde et de la république des Lettres, les nouvelles plus sérieuses venues des cabinets des philosophes et des savants : c'était la maison de la rue de Cléry où habitaient depuis

Digitized by Google

quinze ans les deux frères Corneille, Pierre et Thomas.

Non pas que la présence du grand aîné y vivifiât l'existence quotidienne; Pierre Corneille, qui depuis longtemps s'était aperçu « qu'il n'était plus à la mode » — la constatation datait de *Pertharite* et il y avait de cela vingt-sept ans —, usait ses derniers jours à maugréer, bourru et fier, contre les sautes de la renommée. A tout instant, le bruit courait qu'il était mort; pour beaucoup, c'était chose faite, et il le savait. Quel intérêt aurait-il pu prendre aux occupations d'une génération dont il n'était plus?

Mais il y avait Thomas, et, à ce moment, Thomas Corneille avait l'esprit en pleine effervescence. Courant depuis trente-cinq ans la carrière des Lettres, ayant connu les grands succès au théâtre et, tout compte fait, ayant porté honorablement le poids d'un grand nom, il aurait dû, semble-t-il, voyant approcher la soixantaine, renoncer à la vie active et se prémunir par une retraite volontaire contre cet abandon de la faveur publique dont son frère souffrait si orgueilleusement. Loin d'y songer, avec une variété de talent et une souplesse d'esprit extraordinaires, il se tournait maintenant vers l'érudition, projetait, à côté d'une édition de Vaugelas, un dictionnaire des termes d'art et de science, parlait d'un autre dictionnaire historique et géographique,

Digitized by Google

bref, vaguement encyclopédiste déjà, aspirait à faire le tour du savoir humain.

En attendant, il était au *Mercure Galant* le collaborateur indispensable de Donneau de Vizé; bientôt, il deviendra co-directeur de l'entreprise, et, sans aucun doute, parce que la Rédaction, comme nous dirions aujourd'hui, ne pourra se passer de ses services, aussi bien de ses connaissances que de son activité. Pour l'instant il en est la cheville ouvrière, et le volume qui, chaque mois, porte au public, pour vingt sols, les nouvelles diplomatiques et militaires, la chronique mondaine, matrimoniale et nécrologique, les faits divers de la littérature, de la science et de l'art, il le « parle » chez lui auparavant, écrivant et se sentant capable d'écrire des « lettres sur toutes matières », pour satisfaire toute curiosité. Viennent chaque jour rue de Cléry, et pour ne nommer que les intimes, Boursault, les deux Tallemant, et surtout de Vizé, garde-meublier de la maison du roi et son historiographe, logé au Louvre dans le cloître de l'église Saint-Nicolas, mais, à dire vrai, sous l'étiquette, la tenue et l'élégance officielles, auteur sans scrupules ni convictions, nouvelliste le plus souvent, quelquefois vrai journaliste cent ans avant la naissance du vrai journal, sachant déjà et à fond tout ce qu'une gazette peut apporter de crédit et de puissance et rapporter d'argent,

Digitized by Google

escomptant sans vergogne, dans le contrat d'association qui, dès 1681, le lie à Thomas Corneille, « les présents en meubles, bijoux et pensions », qu'une réclame savante ne pourra manquer de leur procurer. Ils forment un groupe d'esprits intelligents, actifs, remuants et fureteurs, à l'affût et au courant de tout ce qui se dit, se prépare ou se fait.

Au moment où nous les trouvons, ils lisent sous le manteau, en attendant que le privilège soit accordé et que l'impression soit possible, la *Lettre sur la Comète* que Pierre Bayle leur a envoyée de Sedan manuscrite, avec l'intention, plus tard abandonnée, de l'insérer dans leur périodique. Les premiers ils s'abreuvent à cette source tumultueuse et bouillonnante où l'on distingue déjà et très apparemment bien des courants qui vont traverser l'avenir. Une ruine de l'autorité des anciens, historiens et poètes, de l'autorité des théologiens et du « préjugé de la tradition », mille arguments de bon sens accumulés contre l'influence attribuée aux phénomènes célestes, un réquisitoire ardent contre l'astrologie et ses ridicules, une démonstration par les faits, et par eux seuls, que les événements humains n'ont rien à faire avec la marche des astres, finalement une conclusion qui aurait été exclusivement scientifique et positive si l'auteur n'avait voulu garder, par précaution, le langage d'un catholique romain, — voilà ce que, à

Digitized by Google

propos d'une Comète, on trouvait dans ce livre étrangement bigarré, bâti par à-coups en moins d'un an, bourré de formules étonnantes pour l'heure, dont la substance passera tout entière dans le *Dictionnaire*, et, par lui, chez les Voltaire et les Frédéric II. Moins grands sans doute sont ceux qui le lisent, tout frais, au *Mercure*; mais aussi, moins préparés et moins roués, ils se laissent plus facilement séduire et renforcent d'autant l'esprit d'indépendance et de nouveauté qui les agite, eux comme leur époque, confusément.

*
* *

C'est dans ce logis spirituel et vivant que vint s'installer, en cette année 1680, le neveu des Corneille, un des fils de leur sœur Marthe, mariée à Rouen à un avocat au Parlement de Normandie.

Bernard Le Bovier de Fontenelle avait alors vingt-trois ans, étant né le 11 février 1657. Il était le filleul de Thomas, et s'il nous a paru utile d'esquisser, au moins dans ses grands traits, la physionomie de l'oncle-parrain, c'est qu'ils nous paraissent unis, en plus du lien familial et religieux, par de très particulières ressemblances. D'abord, à trente ans d'intervalle, ils avaient grandi à peu près de même et atteint leur vingtième année d'identique façon. Comme

Digitized by Google

Thomas, Bernard avait fait chez les Jésuites de Rouen de bonnes études classiques; comme lui, il avait été plusieurs fois lauréat aux concours de poésie des Palinods, et, comme lui encore, avait fait son droit, s'était inscrit au barreau de Rouen, avait plaidé une cause, l'avait perdue et s'était alors décidé pour la carrière littéraire. Mais là, déjà prudent, il s'était bien gardé d'envier les lauriers qui couronnaient le front du plus illustre de ses deux oncles; et du reste, né vingt ans après le *Cid*, il ne connaissait que par ouï-dire ces jours de gloire déjà lointains. Au contraire, il avait vu de près les succès bruyants du frère cadet au théâtre : cette Muse lui avait paru plus abordable, et, tout en se nourrissant fortement des deux antiquités chez les Pères, tout en y faisant des vers aussi parfaits, disait-il, que ceux de Virgile et d'Horace puisqu'il les leur empruntait, il avait dû rêver de pièces dans le goût de *Polycrate*, d'une poésie un peu artificielle où de fines nuances de sentiment seraient très finement exprimées, de vers galants joliment troussés adressés à de belles dames qui sauraient les apprécier et en sourire avec grâce, en somme d'une heureuse vie de lettré et de mondain, enfant gâté du grand public et choyé des salons.

Guidé par une sympathie où le sang était assurément pour quelque chose, Thomas Corneille avait rapidement discerné ces affinités entre la nature de

Digitized by Google

son neveu et la sienne propre. Avec une cordialité qui ne se démentira jamais, une sollicitude qui sera quelquefois aveugle, il avait facilité à l'enfant de sa sœur les premiers pas dans une carrière toujours épineuse, mais qui, à cette époque et à Paris, l'était plus que jamais et plus que partout. Il l'avait fait venir de Rouen plusieurs fois, l'introduisant dans le cercle familier, insérant dans le *Mercure* ses premiers essais de critique et plus souvent quelques-unes de ses premières poésies, vrais badinages d'un Anacréon adolescent qui aurait fréquenté chez Philaminte. Il s'était employé, sans grand succès d'ailleurs, à le faire couronner par l'Académie française qui lui avait préféré tantôt M. de la Monnoye, tantôt Mlle Deshoulières, et, lorsque le jeune Normand, plutôt rappelé par les ordres paternels que pris de nostalgie, était retourné dans sa province, Thomas s'était fait l'interprète zélé des lecteurs de son journal pour regretter la cessation possible ou du moins l'intermittence d'une collaboration qui, assurait-il, commençait à être fort goûtée. A ses yeux et pour citer ses propres paroles, « c'était un meurtre de le laisser en Normandie ! »

Il y avait donc bien des chances pour que cet éloignement de Fontenelle ne restât pas définitif. On n'a jamais respiré impunément, vers les vingt ans, l'air de la Ville, et, quoique retiré à bon nombre de

Digitized by Google

lieues, le poète déjà connu de l'*Amour noyé* et du *Ruisseau amant de la Prairie*, le collaborateur secret et discret d'auteurs applaudis par la Cour et par les Parisiens, se laissait volontiers griser par les effluves de renommée qui lui venaient au fil de la Seine. Il ne pouvait se contenter de la légère auréole de gloire locale qu'avaient mise à son nom certains essais heureux et quelque ambition le travaillait. D'autre part, Thomas avait pressenti que si, dans leur famille, par rapport à Pierre, qui était déjà le Passé, lui-même, d'environ vingt ans plus jeune, représentait le Présent, leur neveu était capable de continuer dignement dans la génération montante la famille des Corneille, et, sinon de creuser le même sillon, de montrer du moins qu'il restait dans leur sang quelque vitalité. Favoriser le débutant était comme un moyen d'essayer de se survivre.

On ne s'étonnera donc pas que, entraîné par ses propres penchants et tiré en quelque sorte par les espérances des autres, « brouillé avec Papinien et la Coutume et sentant qu'il y avait autre chose à connaître dans le monde que les lois arbitraires des hommes », enfin, ayant obtenu de son père « la permission de suivre son attrait », Bernard de Fontenelle se soit décidé à émigrer pour jamais et à s'installer « homme de lettres », à Paris, pour le restant de ses jours, dans ce Paris où déjà en ce temps se

Digitized by Google

rendaient « presque tous les talents dénués de fortune, au risque de s'y nuire les uns aux autres ». C'était un bail de soixante-dix-sept ans qu'il signait avec la littérature, ou, pour mieux dire vu les résultats, il contractait une union qui devait être des plus fécondes et des plus douces. Il apportait, en même temps qu'un très sérieux bagage de connaissances et de notions générales dont sa prose ne tardera pas à témoigner, un appétit d'apprendre significatif. Sans aller jusqu'à dire qu'il était atteint de cette forte encéphalite dont souffrait le Renan de 1848 et qui nous a valu l'*Avenir de la Science*, on peut certifier une chose, c'est qu'il est bien instruit, c'est-à-dire muni, que rien de ce qui est de l'esprit ne l'a laissé et ne va le laisser indifférent. Il est bien celui que les Jésuites, qui l'aimèrent toujours, ont qualifié, avec quelque sagacité, on le verra plus tard, d'*adolescens omnibus partibus absolutus*, par quoi il faut entendre à ce moment : une nature bien douée, diverse, mobile et curieuse, réfractaire, témoignent ses maîtres, à tout ce qui n'est que mots, très apte à saisir et à manier les idées, à un haut degré capable d'assimilation et, comme disent les psychologues, de réceptivité. Que va-t-il donner, maintenant qu'il est, pour ainsi parler, au carrefour des idées, au centre d'une vie intellectuelle qui s'annonce, nous l'avons indiqué, comme de plus en plus intense?

Digitized by Google

*
* *

Immédiatement et avec une ardeur qui promet, il se mêle au mouvement. Il profite, cela va sans dire, des entrées que lui ménagent son oncle et les amis de son oncle dans le monde bruyant et mêlé des théâtres et dans le monde plus fermé et plus aristocratique des salons. Rue des Fossés-de-Nesle, il écoute et goûte, sans parti pris cornélien, la Champmeslé disant les vers de Racine; à l'Opéra, Lulli et Quinault le charment avec leur *Proserpine*, et, entre temps, il rime des stances pour quelque Iris. Il y a trois choses qu'il commence à aimer, qu'il aimera toujours, mais, comme il l'a reconnu lui-même, ayant toujours quelque peine à les comprendre : la peinture, la musique et les femmes. Et il semble que, en fréquentant là où on les rencontre toutes trois, étant jeune et bien fait, sachant se diriger avec précocité parmi les sentiments minutieux et sourire à propos de leur expression raffinée, il soit sur son vrai terrain et obéisse à sa véritable nature.

En fait, elle va plus au fond. Les grâces mondaines et leur mousse légère ne lui suffisent pas, s'il y trouve quelquefois son compte : il lui faut du solide et du vrai consistant, à ce point qu'on pourrait aisément reconstituer, rien qu'à le suivre, la vie

Digitized by Google

d'un étudiant, à Paris, à la fin du XVIIe siècle, mais d'un étudiant sérieusement et même fiévreusement polyphile. Il a vite fait de s'enrôler parmi ceux qui « avaient le goût des sciences exactes et qui s'assemblaient par petites troupes comme des espèces de rebelles qui conspiraient contre l'ignorance et les préjugés dominants ». Il ira chez l'abbé-médecin Bourdelot, celui qui essayait sans grand succès de réagir contre les théories arriérées de la thérapeutique contemporaine et en particulier contre celles de Gui Patin, le champion le plus farouche de l'érudition, de l'autorité et de la tradition. Bourdelot faisait aux gens de lettres des conférences de toute espèce, de physique, d'histoire naturelle et surtout d'anatomie, spécialiste pour la dissection du cerveau, mettant à la portée de tous les découvertes récentes des physiologistes, allant même initier à la méthode expérimentale, dont il pressentait la fortune, le grand Condé « qui vivait à Chantilly comme un César oisif ». Il ira chez Lémery, rue Galande, assister à la naissance difficile de la chimie, « dans un laboratoire qui était moins une chambre qu'une cave et presque un antre magique éclairé par la lueur des fourneaux », et où se pressent autant de dames que de savants. Il ira chez Sauveur, le géomètre à la mode, celui que le Prince Eugène voulut pour maître et que Mme de la Sablière goûtait

Digitized by Google

autant qu'elle goûtait La Fontaine, montrant ainsi combien elle était sensible aux différentes formes d'esprit et résumant en quelque sorte dans ce double penchant scientifique et littéraire la double tendance du moment. Et comme toutes ces connaissances qui s'organisent ne sont en somme que des rameaux détachés de la philosophie nouvelle, il ira, suivant la foule, chez Régis qui la concentre et la vulgarise, si écouté, si suivi, même par des acteurs, que l'archevêque de Paris se crut obligé d'intervenir et de faire cesser ces conférences. « Il ne faut pas réussir trop », écrit à ce propos et avec malice Fontenelle, même quand on est philosophe, et spirituellement il met dans cette brève remarque toute une philosophie. Il est donc partout où on peut apprendre : à la lettre, il quête énergiquement le savoir.

Mais participer ainsi, même avec une telle conscience, aux études à la mode, c'était être mêlé au siècle trop continuellement. Une intelligence désireuse de se satisfaire tout à fait a besoin de se recueillir par intervalles, et, pour ainsi parler, de changer son contact. Aussi, de même que certaines grandes dames et certains grands seigneurs, sacrifiant comme une tranche de leur existence, s'en allaient périodiquement méditer à Port-Royal ou dans quelque autre abbaye, et, par de pieuses

Digitized by Google

retraites, se mettaient pour un temps en règle avec leur conscience et avec Dieu, de même Fontenelle disparaissait du monde pendant quelques jours ; mais ses retraites à lui étaient des retraites studieuses, dans lesquelles, loin de s'humilier, il s'épanouissait heureux, et, volontiers pécheur, cédait sans nul remords à la volupté de connaître. En compagnie de l'abbé de Vertot, il allait retrouver dans leur petite maison du faubourg Saint-Jacques, ses compatriotes l'abbé de Saint-Pierre et Varignon, du même âge que lui, et là, dans cet atelier dérobé, chacun venant chercher des lumières ou en porter, c'étaient des discussions interminables sur toutes sortes de sujets, des idées remuées de l'un à l'autre soleil, les échos de la rive droite mêlés aux nouvelles des quartiers savants. « Nous parlions à nous quatre, dit proprement Fontenelle lui-même, une bonne partie des différentes langues de l'empire des Lettres et les sujets de cette petite société se sont dispersés de là dans toutes les Académies. » Il est vrai que la cabane, comme l'abbé se plaisait à nommer sa maison, était une Académie en miniature. Malebranche, paraît-il, y venait quelquefois, et on se représente ces jeunes hommes attentifs à tout ce qui tombait de ce large front et de cette bouche pincée, initiés par lui au culte de la raison et rendus agressifs par ce mystique contre tout ce

Digitized by Google

qui n'était pas elle. Sans aller jusqu'à dire qu'en ce logis est le berceau du XVIIIe siècle, — les hôtes mêmes de ce coin de faubourg n'auraient pas voulu qu'il en fût sorti tant de choses, — il est certain qu'il s'y remuait des idées étranges et que ces entretiens auraient fort étonné le groupe des jansénistes qui, dans la même rue et à deux pas, se mouraient doucement. Un cerveau avide trouvait là comme en raccourci les préoccupations du présent et, à l'état d'ébauche, les vérités du lendemain. Surtout il y prenait des habitudes : l'aptitude à l'effort, la docilité à écouter, la facilité à se ranger à l'opinion d'autrui; et, plus précisément, par le mélange constant des sciences exactes, de la philosophie proprement dite et des lettres, il rencontrait des façons nouvelles d'envisager la nature soit de l'homme, soit des choses. Dans cet asile de l'esprit, dans cette compagnie un peu mystérieuse composée de jeunes gens heureux, il se faisait des échanges féconds, et, pour peu qu'on ait connu soi-même ces conversations ardentes de la vingt-cinquième année, on se figurera sans peine l'ivresse froide qui devait s'emparer de Fontenelle, lorsque, du faubourg, il revenait rue de Cléry par quelque nuit lumineuse.

Que pouvait-il sortir des aptitudes que nous avons dites et de ces incursions en des mondes si divers? De tout un peu; aussi bien des ballets et

Digitized by Google

des tragédies que de la polémique littéraire ou religieuse ou des élucubrations philosophiques. Et s'il donne au *Mercure* quatrains et madrigaux, il pose dans les *Nouvelles de la République des Lettres* (1685) des questions d'arithmétique sur le nombre 9, sa nature, ses propriétés particulières, son caractère « si immuable, si constant et qui est pour ainsi dire si fort à l'épreuve de tout ». « Entrez dans son magasin, il y a à choisir, dit La Bruyère; prose ou vers, que voulez-vous? Cydias réussit également l'un et l'autre. » Le trait est méchant, mais il est vrai à cette heure. Bernard de Fontenelle se trouve dans cette période qu'on se plaît à appeler aujourd'hui « l'époque tainienne », où l'intelligence, tout en achevant sa culture générale, cherche confusément quelle culture spéciale elle pourra choisir et y surajouter. Indécis dans son activité, il fait des semailles variées et des récoltes hâtives, produit toute espèce de choses qui « pour l'ordinaire (la remarque, fort juste, est de Bayle) demandent des tours d'âme entièrement différents », mais prépare, par la variété même de ses directions, une unité qui se réalisera sans peine quand l'heure aura sonné.

Digitized by Google

*
* *

Il subit d'abord une forte poussée d'esprit précieux et galant, préciosité et galanterie étant d'ailleurs deux sœurs jumelles qui n'ont jamais été sœurs ennemies : notre histoire et notre littérature le prouvent surabondamment. Pour plaire aux femmes, on raffine sur les sentiments, on met de la vanité dans l'amour, on court après des nuances de pensée qui ne peuvent se rendre que par des expressions singulières; pour vouloir bien dire, on dit trop bien, avec une peur que le mot heureux ne se perde, et, non sans rencontrer quelquefois, il faut le reconnaître, des choses ingénieuses et jolies qui parlent à l'imagination, on tombe dans la convention et dans la manière. C'est le cas de ce premier Fontenelle que nous distinguons et qui s'est, en son temps, distingué suffisamment lui-même. Dans tout ce qu'il imprime au *Mercure*, stances, idylles ou épîtres, bouts rimés sur l'absence, sur un cachet de cire ou sur quelque caniche favori d'une grande dame; dans la description qu'il y fait de l'empire de poésie, s'inspirant de la carte du Tendre (1678); dans le morceau, si particulier déjà, qui a pour titre *Histoire de mes Conquêtes* (1681), où il ébauche comme une psychologie et même une philosophie des liaisons amou-

Digitized by Google

reuses, dans toutes ses pièces de théâtre, de *Psyché* (1678) à *Clymène*, à *Enone* et à *Pygmalion* (1681), sans parler du trop fameux *Aspar* (7 déc. 1680), il donne à plein dans la mignardise, « les pensées quintessenciées et les raisonnements sophistiqués ». La Bruyère a bien jugé.

En cela, Fontenelle obéit, nous le savons, à un tour d'esprit, à une manière d'être, de penser et de dire qu'il ne dépouillera jamais, puisque tout le long de sa carrière, en grattant un peu et presque sans gratter, on le retrouvera le même. Jusque dans l'exposé des idées scientifiques les plus austères, de celles dont l'expression devrait être la plus dépouillée de toute préoccupation sinon d'art, du moins d'artifice, l'homme de salon badinera et raffinera, et son style ne sera jamais absolument pur de tout faux agrément. C'est dans sa nature et il faut s'y résigner. Mais il obéit, ce faisant, à une loi plus générale. Quand on débute dans les Lettres, on n'exprime pas immédiatement des idées originales dans un style original, pour la bonne raison qu'on n'a et qu'on ne peut avoir ni les unes ni l'autre; on imite les auteurs arrivés, c'est-à-dire des aînés de vingt ou trente ans, et on les imite par où ils sont le plus imitables, c'est-à-dire par leurs défauts. Fontenelle imitant, naturellement, les deux Corneille, imite les deux mauvais Corneille et cer-

Digitized by Google

tainement ce qu'il goûte alors chez Pierre, ce sont les qualités douteuses, la complexité des intrigues, les plaidoyers à la normande, les pointes, la finesse quelquefois énigmatique de la pensée et du tour. Il se trouve donc, semble-t-il, d'une génération en retard, de la génération littéraire d'avant 1660, de celle qui avait entrevu un moment la vraie beauté dans tous les genres, mais qui avait dévié vite et laissé passer presque sans chef-d'œuvre tout le règne de Mazarin. Et il semble que la Nature, au rebours de ce qui s'était produit chez les Boileau, où, pour créer Nicolas, elle s'était essayée d'abord deux fois, au dire de Sainte-Beuve, restant en deçà avec Gilles, allant au delà avec Jacques, chez les Corneille elle ait réussi le chef-d'œuvre du premier coup, s'appauvrissant chez Thomas et plus encore chez leur neveu. De la richesse première, il ne restait pour celui-ci qu'un très mince filon.

Mais ce qu'il y a de curieux dans son cas, c'est que, tout en retardant, il se trouvait à la mode. En ces années d'après 1680, la préciosité attaquée vingt ans et plus auparavant et, sinon vaincue, du moins refoulée par les grands classiques, réapparaissait aussi vivace qu'au temps où la *Clélie* le disputait en succès aux *Provinciales* : c'était Mme Deshoulières qu'on choyait, c'était l'abbé Fléchier qu'on courait entendre. Des deux publics

Digitized by Google

qui avaient vécu côte à côte, l'un suivant avec une joie confiante Molière, Boileau et Racine, l'autre faisant ses délices de Scarron, de Perrault et de Quinault, c'était le second qui repassait en quelque sorte au premier plan, et l'ancien goût, celui que Pascal avait si vertement fustigé dans ce qu'on appelle l'article VII des *Pensées*, celui que les *Précieuses Ridicules* et les *Satires* de Despréaux et toutes les œuvres parfaites écloses en ce midi de la littérature auraient dû mater et tuer, après avoir en quelque sorte coulé sous terre, revenait à la surface. Fontenelle, par Saint-Evremond, redonnait la main à Voiture.

Comment, après cela, les *Lettres Galantes du chevalier d'Her...* n'auraient-elles pas rencontré le succès? Parues sans nom d'auteur en 1685, elles trouvèrent sans peine des pères illégitimes, et le mystère de leurs origines, que Fontenelle ne voulut jamais délibérément éclaircir, fut sans contredit un premier attrait. Mais, vite, elles se firent par elles-mêmes leur renommée. Histoires joliment troussées, sous cette forme épistolaire significative du goût contemporain, d'unions et de ruptures amoureuses, psychologie légère de l'amant encombrant, de l'amant grincheux et de l'amant jaloux, coups d'œil indiscrets jetés dans le cœur des femmes, analyse du tempérament romanesque et mélancolique, notation subtile de l'éveil de la mondaine chez la jeune fille,

Digitized by Google

arguments pour et contre le mariage, pour et contre la solitude, pour et contre l'esprit dans l'amour, bref tout un art d'aimer, de faire comprendre qu'on aime et de le dire, voilà ce qu'on y trouvait et on devine le petit frisson d'aise, les sourires et les mines des lectrices très compétentes qui s'y délectaient. On les voit même s'effarant, et avec elles leurs époux et leurs amis, devant les remarques de ce chevalier d'Her..., vieux routier au pays du Tendre, à qui rien ne semble échapper des sentiments les plus intimes et qui se promène avec désinvolture dans ces labyrinthes que sont toujours les cœurs quand ils aiment ou croient aimer. Messieurs, dira-t-il aux hommes tout n'est pas d'aimer en ce monde; il faut savoir aimer pour qu'aimer n'empêche pas de vivre. N'ayez donc pas, pour épris que vous soyez, cette sorte de passion qui ne laisse aucun répit à son objet, le harcèle des journées entières, se prodigue et s'étale imprudemment. On n'a de part et d'autre qu'une certaine mesure de tendresse; il la faut ménager. Les absences ont du bon puisque le retour a sa volupté. Sachez vous éloigner quelquefois de votre dame; sachez, une fois revenu, lui parler d'autre chose que de vos sentiments et ne pas faire qu'au sortir d'avec vous elle se surprenne à respirer et à reprendre haleine. « Pas de langueur continue. Mettez-vous bien dans l'esprit que les

Digitized by Google

femmes veulent qu'on les aime, mais en même temps qu'on les divertisse, et que qui fait l'un sans l'autre ne fait presque rien; et peut-être choisiraient-elles plutôt d'être diverties sans qu'on les aimât que d'être aimées sans qu'on les divertît. » Et tout l'enseignement qu'il prétend donner à la femme peut se résumer dans cette seule phrase qui vaut un volume : « Une femme gouvernera toujours à sa guise l'homme le plus impérieux, pourvu qu'elle ait beaucoup d'esprit, assez de beauté et peu d'amour. » A bon entendeur, salut!

Ce n'était certes pas aussi pur, aussi émouvant que la *Princesse de Clèves*, mais c'était moins méchant que l'*Histoire amoureuse des Gaules*, et surtout plus amusant. Voltaire, en effet, avec son intelligence merveilleuse des choses de la littérature et des mœurs, a très finement noté quelque part que « la société et la galanterie sont les seules sources du bon comique », et la remarque a été d'une vérité absolue tant que le comique est demeuré « bon », je veux dire tant qu'il est resté distinct aussi bien de la farce que de la tragédie. Pendant ce temps, qui n'a pas été très long, c'est bien la société et la galanterie qui ont fait éclore l'amas de ridicules, matière de la Comédie moliéresque pure, collectionnés ensuite par La Bruyère; car il n'y a pas vraiment ridicule tant qu'il n'y a pas

Digitized by Google

une mode ou une opinion et il n'y a pas de mode ou d'opinion tant qu'il ne s'est pas constitué un « monde », une réunion d'hommes et de femmes animés du désir de se plaire ou de se tromper mutuellement. Il n'est donc pas étonnant que, de ci, de là, s'ébauchent sous la plume du chevalier d'Her... de petites comédies à données savoureuses et raffinées : c'est un plaideur qui aime la femme de son avocat et qui se trouve ainsi tiraillé entre son intérêt et son amour, risquant de se fourvoyer, de parler procès à la femme et galanterie au mari, finissant par perdre sa cause au Palais, mais la gagnant ailleurs, et, consolé, mettant ce que sa défaite lui coûte au nombre des dépenses que la conquête a nécessitées ; c'est une veuve qui, voulant à toute force être épousée pour elle-même, diminue progressivement son âge et sa fortune, la fille se chargeant d'ailleurs de renseigner les soupirants de la mère, et, en remettant les choses au point, de faire dévier vers elle-même les possibilités matrimoniales ; c'est une protestante qui, par une coïncidence vraiment heureuse, abjure en même temps son hérésie... et son indifférence pour le marquis de C... qui est catholique ; c'est l'histoire très ironique de ces deux jeunes gens qui s'aiment mais qui ne peuvent pas s'épouser parce qu'ils sont cousins germains : enfin la dispense arrive de

Digitized by Google

Rome, la parenté est effacée et la jeune fille peut désormais traiter son cousin en étranger, c'est-à-dire qu'elle n'a rien à lui refuser. Les situations drôles abondent dans ces *Lettres* et la plupart des « cas » que suscite l'amour quand il se trouve en présence de la vanité, des conventions sociales ou des préjugés, sont là, effleurés d'une plume alerte et exprimés dans une forme correspondante, c'est-à-dire ingénieuse et parée : « Vous ne voulez pas m'aimer maintenant, Madame, écrit le chevalier; j'attendrai. J'attendrai quinze ou vingt ans si vous voulez. Vous aurez peut-être moins d'éclat et de vivacité qu'aujourd'hui, mais je ne veux que le nécessaire, que vous aurez toujours ». Et pour finir, avec une chiquenaude au jabot et une révérence : « Adieu, Madame, jusqu'à nos amours ».

Tout de même et malgré les ressemblances, c'étaient là des façons moins artificielles et moins ridicules que celles en honneur après la Fronde. Cette galanterie n'est plus guère emphatique, pédante ou dogmatique, et le *Grand Cyrus* est déjà loin. Cet esprit précieux et galant tend de plus en plus vers l'esprit, tout court, c'est-à-dire vers la fine expression de rapports subtils rapidement aperçus, ou, si l'on trouve que c'est aller trop vite et trop loin, que c'est franchir brusquement trop de degrés, nous dirons qu'il tend vers cette forme d'esprit, de meil-

Digitized by Google

leur aloi sans doute en général que la préciosité, mais qui descend parfois jusqu'à elle, le Marivaudage.

Avec leurs scènes menues de coquetterie, de ruse et de diplomatie amoureuse, avec leurs comédies en germe, avec leurs pointes et leurs jeux de pensées, de sentiments et de mots, d'elles-mêmes les *Lettres du Chevalier d'Her...* se rapprochent du *Jeu de l'Amour et du Hasard*, de la *Surprise de l'amour* et de ces autres œuvres célèbres, légères et ténues comme le réseau même d'idées et de sentiments qui en forme la trame. La filiation est ici très précise et très nette. Quoique ayant plus de trente ans de différence, Fontenelle et Marivaux, lorsqu'ils se rencontrèrent chez Mme de Tencin ou chez Mme de Lambert, se reconnurent immédiatement pour des esprits de même nature, pour des cœurs d'une contexture pareille, pour des lettrés de goûts correspondants. Leur amitié fut d'une essence exquise et je ne sais pas s'il y a, dans l'histoire des accointances masculines, une scène aussi simple et aussi éloquente que celle où nous voyons Marivaux souffrant visité par Fontenelle, qui lui dit : « Mon ami, dans la situation où vous vous trouvez, on peut avoir besoin d'argent; les véritables amis ne doivent pas attendre qu'on leur demande, leur cœur doit deviner. Voici une bourse de cent louis que je laisse à votre disposition. — Je les regarde comme reçus, répond

Digitized by Google

Marivaux; je m'en suis servi et je vous les rends avec toute la reconnaissance qu'un tel service exige. » Leur délicatesse est identique, et commune aussi leur ardeur et leur grâce à se faire, comme nous le verrons plus loin, les champions des idées nouvelles. Mais leurs affinités littéraires sont plus fortes encore : ils se plaisent tous deux à tresser de subtiles hypothèses amoureuses, à nouer et à dénouer élégamment les fils légers d'une intrigue sentimentale; sans doute, le fond et la forme des *Lettres Galantes* gagneront chez l'auteur d'*Arlequin poli par l'amour*, l'un en vérité et en profondeur, par suite en pathétique, l'autre en justesse et en simplicité, c'est-à-dire en naturel; mais ici et là, c'est le même sillon. D'ailleurs, et pour achever la ressemblance, pas plus que Marivaux qui fut un critique avisé de sa propre manière, Fontenelle n'est dupe de cet esprit mis au service de l'amour; très joliment il sait en montrer le danger aux hommes comme aux femmes. « Si je l'entête du bel esprit, fait-il dire à un amoureux en quête d'un moyen de séduction, la voilà gâtée; elle n'en reviendra jamais. Est-il permis, pour m'en faire aimer, d'en faire une Précieuse que tout le monde fuira? » Mais il s'y joue volontiers; il s'y plaît jeune homme, il s'y plaira vieillard, et, à quiconque veut reconstituer la chaîne d'esprits précieux et galants qui, à travers la

Digitized by Google

fin du XVIIe siècle, unit l'Hôtel de Rambouillet au *Temple de Cnide* et aux *Lettres Persanes*, il manquerait un anneau s'il oubliait notre auteur. Né à la veille des *Précieuses Ridicules*, il semble avoir en partie grandi pour transmettre au XVIIIe siècle l'héritage de celles que le rire avait momentanément vaincues, mais un héritage, reconnaissons-le, légèrement amélioré, purgé, où tout n'était plus de mauvais goût, où il y avait plus de vérité dans la pensée comme dans la phrase, susceptible en un mot, Voltaire intervenant, d'une transformation heureuse qui n'allait pas tarder.

*
* *

D'ailleurs une autre nuance se distinguait dans les *Lettres du chevalier d'Her...* qui achevait de colorer particulièrement cette littérature amoureuse et qui révélait chez l'écrivain d'autres penchants. Le libertinage y perçait sans vergogne et sous sa double forme : réflexions ou sous-entendus gaillards, casuistique plaisante et volontiers pimentée sur la question des devoirs conjugaux, et, d'autre part, coups droits dirigés contre le sacrement du mariage, qui « a quelquefois le mérite d'aider l'Amour à récompenser celles qui l'ont bien servi, mais dont la vertu est de tout gâter la plupart du temps entre

Digitized by Google

deux cœurs qui s'aiment » ; par suite contre toute ingérence de la religion dans l'amour, et par ricochet contre la religion elle-même. En somme, et toujours pour plaire, le porte-parole du chevalier d'Her... avait laissé glisser dans cette correspondance fictive comme un filet d'esprit gaulois, friand de tout ce qui touche à la bagatelle, et un filet, un peu plus fort, d'esprit bourgeois tel qu'il se rencontre fréquemment déjà à cette époque, plus opposant que conservateur.

A vrai dire, Bernard de Fontenelle, délicat par tempérament et par éducation, né assez haut dans l'échelle sociale, n'est vraiment ni du peuple ni, tout à fait, de la bourgeoisie. Il a pourtant déjà, à un moment où l'autorité paraît de tous côtés inébranlable et où les fissures de l'édifice social ne sont guère visibles, quelque chose de l'humeur de Marais et de Barbier : il se montre frondeur, et La Bruyère n'a garde d'omettre ce trait : « Cydias n'ouvre la bouche que pour contredire. » Dès lors, un peu à l'aveugle, sans avoir encore ni plan de conduite ni théories arrêtées, de flair, si l'on peut dire, rappelant en cela Boileau qui dans ses *Satires* combattait les écrivains affectés au nom de règles qu'il ne devait formuler que plus tard mais dont il sentait confusément d'ores et déjà la justesse, Fontenelle va s'attaquer à tout ce qui est ordre établi,

Digitized by Google

autorité ou tradition. Vivant au milieu d'esprits indépendants dont chacun, en sa sphère, entame le présent état des choses, il va faire le coup de feu de son côté et collaborer ainsi à la formation et au succès d'une grande idée qu'il énoncera heureusement dans la suite.

Ce sera des couplets sur Jacques II, de la satire politique dans le genre des Mazarinades, de la satire religieuse n'épargnant ni Rome ni Genève et de la satire à triple et quadruple effet dans les séries multipliées de ses *Dialogues des Morts*.

C'est dans le journal de Bayle que parut, en janvier 1686, la fameuse *Relation de l'île de Bornéo*, censée écrite de Batavia par Fontenelle à M. Basnage de Rotterdam. Il y racontait que la guerre régnait dans l'île, causée par les contestations de deux sœurs qui se disputaient le pouvoir. Quand la dernière reine Mliseo fut morte, sa fille Mreo lui succéda, d'abord sans difficulté. Et les commencements de ce règne furent heureux.... Mais les nouveautés qu'elle introduisit peu à peu dans le gouvernement firent murmurer :

Mreo voulait que tous les ministres fussent eunuques, condition très dure et qu'on n'avait point jusqu'alors imposée, et cependant elle ne les faisait mutiler que d'une certaine façon qui n'empêchait pas les maris de se plaindre encore d'eux. — C'est la coutume que les Reines donnent à certains jours des festins publics à leurs sujets. Mreo en avait retranché la moitié de ce

Digitized by Google

que donnaient les autres reines; bien plus, sous son règne, le pain était d'un prix excessif dans toute l'île et l'on ne savait ce qu'il était devenu, si ce n'est qu'on accusait certains magiciens qu'elle avait à ses gages de le faire périr avec des paroles. On se plaignait encore de quelques prisons nouvellement bâties où elle faisait jeter les criminels et d'où elle les tirait pour de l'argent, ce qui avait considérablement augmenté ses revenus. Mais rien ne choquait plus les habitants de Bornéo que la salle des cadavres qui était dans le Palais de la Reine, quoique, à dire vrai, ce ne fût pas là un mal bien réel pour les sujets. Elle faisait embaumer les corps de ses favoris lorsqu'ils mouraient, on les arrangeait dans cette salle en grande cérémonie et il fallait qu'on leur rendît ses respects avant d'entrer dans l'appartement de Mreo. Il y avait des esprits naturellement fiers et indépendants qui ne s'y pouvaient résoudre.

Les peuples de l'île étaient donc dans ces mauvaises dispositions à l'égard du gouvernement, lorsque voici une nouvelle reine qui se présente, qui prétend être fille de Mliseo et déposséder Mreo. Elle commence par abolir toutes les nouveautés dont on se plaignait : point d'eunuques chez elle, point de magiciens qui fassent enchérir le pain, point de salle pour les cadavres, point de prisons que selon l'ancien ordre, point de festins imparfaits. J'avais oublié de vous dire que les peuples de Bornéo sont dans l'opinion que les enfants légitimes doivent ressembler à leurs parents. Or Eenegu (c'était le nom de la nouvelle princesse) ressemblait parfaitement à la feue reine Mliseo, au lieu que Mreo n'en avait presque pas un trait; aussi avait-on remarqué que Mreo n'aimait pas trop à se laisser voir au public. On dit même qu'elle supprimait autant qu'il lui était possible les portraits de Mliseo; Eenegu, au contraire, les conservait de tout son pouvoir et faisait extrêmement valoir sa ressemblance....

Digitized by Google

La contestation de ces deux reines a partagé toute l'île et y a allumé la guerre de toutes parts. Les uns tiennent pour la ressemblance contre la certitude de la naissance, les autres pour la certitude de la naissance contre la ressemblance. Il s'est donné beaucoup de batailles très sanglantes et aucun des deux partis n'a encore tout à fait ruiné l'autre. On croit pourtant que Mreo l'emportera. Il n'y a pas longtemps qu'elle a surpris dans des endroits fort difficiles une partie de l'armée d'Eenegu et en a exigé le serment de fidélité. Si son parti n'en est pas extrêmement fortifié, parce que ses soldats ne combattent pas volontiers sous ses enseignes, le parti d'Eenegu en est fort affaibli. J'aurai soin de vous apprendre l'année prochaine le succès de cette guerre, puisque vous aimez assez l'histoire pour ne pas négliger celle des Pays Barbares, dont les mœurs et les coutumes sont si étranges.

L'allégorie était ingénieuse, transparente au lendemain de 1685, et si Genève-Eenegu, relativement épargnée, ne se plaignit pas, et pour cause, Rome-Mreo demanda vite la Bastille pour l'impudent épistolier. Pour y échapper, il dut faire une rétractation dans les règles, et en vers; il devait y gagner plus tard le mépris de Voltaire, mépris d'ailleurs restreint à cette affaire qui apprend, dit-il avec sa douceur habituelle en ces matières, « combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique ou un fripon, ou un moine qui est l'un et l'autre, a malheureusement l'oreille du prince ». Quoiqu'il en soit de cette palinodie et de ses causes, Fontenelle, on le voit, se

Digitized by Google

hasardait jeune sur le terrain religieux et avec le même esprit guerrier dont il venait d'user dans ses *Dialogues des morts* (1682-1684).

Là, sur les traces de Lucien qui lui a appris quels avantages on trouve à faire parler les disparus, assortissant les défunts d'une façon bizarre et constituant des couples, étonnants au premier abord, mais qui, à la réflexion, permettent à l'esprit « de goûter des rapports qu'il n'avait peut-être pas aperçus », mettant en présence, puisque aussi bien aux Champs-Élysées tout le monde se rencontre, Alexandre et Phryné, Auguste et l'Arétin, Agnès Sorel et Roxelane, Sénèque et Scarron, Platon et Marguerite d'Écosse, Paracelse et Molière, il piquait visiblement la curiosité du lecteur par le choix de ses personnages disparates en apparence, mais de la rencontre desquels toutes sortes de lumière pouvaient jaillir. Et puis, c'était une heureuse originalité et qui devait plus tard être féconde, d'aiguiller ainsi en pleine période classique les intelligences françaises vers les contrastes et d'aiguiser en elles ce qu'on a appelé le sens des différences, qui semblait foncièrement manquer à la race. Il y maniait effrontément le paradoxe, s'ingéniant par la conclusion imprévue des entretiens à contrarier sur tout sujet l'opinion contemporaine, effarouchant même, à un siècle de là, le bon La Harpe qui ne trouvait ce plan

Digitized by Google

louable ni pour la morale ni pour le goût : Anacréon est plus moral qu'Aristote, car il ne s'agit pas de codifier les passions; il s'agit de les vaincre et c'est ce que celui-là fit en chantant. — « Les hommes veulent bien que les dieux soient aussi fous qu'eux, mais ils ne veulent pas que les bêtes soient aussi sages. » — Tout est incertain. Il semble que la Fortune ait soin de donner des succès différents aux mêmes choses, afin de se moquer de la raison humaine qui ne peut avoir de règle assurée. — Avoir du génie au lieu d'être hébété, cela tient à presque rien, à une petite disposition de fibres, à quelque chose que l'anatomie la plus distincte ne saurait apercevoir. — Au fond, « tous les hommes sont fous, mais les folies étant de même nature se sont si aisément ajustées ensemble qu'elles ont servi à faire les plus forts liens de la société humaine.... La vraie sagesse distinguerait trop ceux qui la posséderaient ». — « Qui veut peindre pour l'immortalité doit peindre les sots. » — Tout n'est que coutumes et que préjugés et l'Europe a bien tort de se croire supérieure à l'Amérique; elles ne s'en distingue que par les formalités, lesquelles ne sont peut-être pas un avantage... etc.

L'auteur a beau, dans un opuscule supplémentaire, poussant à bout le procédé, déférer ces dialogues à la barre de Pluton qui, après avoir ouï les protestations des morts désignés, les plaintes des morts

Digitized by Google

méconnus et l'avis des magistrats infernaux, ses collègues, les juge solennellement, de toutes ces façons de penser et de dire le but était apparent : détruire les opinions traditionnelles, ébranler l'antiquité, entamer les légendes autoritaires, briser, en un mot, tous les respects surannés que se sont transmis les générations et sur lesquels elles vivent. Iconoclaste jeune, ardent, il attaque avec confiance, faisant ironiquement plaider Athènes contre Athènes et Rome contre Rome, et il charge Socrate, Socrate lui-même, de prononcer ces paroles grosses de conséquences et d'orages :

« L'antiquité est un objet d'une espèce particulière, l'éloignement le grossit. Si vous eussiez connu Aristide, Phocion, Périclès et moi, puisque vous voulez me mettre de ce nombre, vous eussiez trouvé dans votre siècle des gens qui nous ressemblaient. Ce qui fait d'ordinaire qu'on est si prévenu pour l'antiquité, c'est qu'on a du chagrin contre son siècle et l'antiquité en profite. On met les anciens bien haut pour abaisser ses contemporains.... Tout au plus y aurait-il quelque inégalité imperceptible. *L'ordre général de la nature a l'air bien constant.* » Il y a dans cette dernière phrase toute une révolution.

Sociable et frondeur, poli et impertinent, sachant sacrifier aux exigences de la mode, mais, tout en

Digitized by Google

suivant le goût du jour, lançant au travers de l'opinion des opinions presque scandaleuses, il peut très facilement passer aux yeux de beaucoup pour un homme qui se soucie peu d'étonner pourvu qu'il arrive, pour un étourdi curieux, érudit, plein d'idées, mais en somme pour un étourdi. Et il a tout à fait l'air, dans les portraits qui nous le représentent à cette époque, avec ses cheveux en broussaille, sa chemise lâche et le manteau garni de fourrures qui le drape, d'un jeune-France déluré qui se jette à travers les choses établies comme un chien à travers les quilles.

*
* *

En réalité, il est parfaitement équilibré; il l'est dans sa nature physique comme dans sa nature morale et intellectuelle. Son corps, débile dans les jeunes années et faible au point de ne pouvoir, semblait-il, supporter longtemps l'effort de vivre, s'est définitivement affermi. Il gardera toujours la poitrine faible, mais un estomac excellent lui permettra d'écouter souvent et de satisfaire le gourmand et le gourmet qui parlent en lui. Il commence bien la série de ces auteurs du XVIIIe siècle qui traitaient les plus grosses questions autour d'une table bien servie et qui ne croyaient pas faire du

Digitized by Google

tort à leur esprit en contentant leur palais : on sait assez quel rôle important joua le « divin café » dans la vie intellectuelle de beaucoup d'entre eux et aussi combien furent successivement célèbres, autant pour le bon que pour le beau, les dîners de l'abbé Morellet et de Mme Suard, ceux de Saint-Lambert à Eaubonne et de Necker à Saint-Ouen. Fontenelle ne le céda à aucun en sensibilité animale et il y a telle anecdote sur une préparation d'asperges qui lui donne, aux dépens il est vrai de la charité chrétienne, un bon certificat à cet égard.

De plus les travaux auxquels il se livre comportent une certaine surexcitation nerveuse dont son organisme n'est pas sans profiter. Il leur devra de vieillir et de vieillir sans souffrance, sans craindre et maudire par avance la vieillesse, de ne subir tout à fait à la fin que le minimum de déchéance, qu'un infime amoindrissement physiologique et mental, et le subissant d'ailleurs avec la plus spirituelle des résignations : « J'envoie en avant mes gros équipages, » disait-il, lorsque la vue et l'ouïe commencèrent, très tard, à lui manquer. Il le devra aussi à l'harmonie presque parfaite qui régnait entre son caractère et son esprit et surtout à la règle qu'il semble s'être tôt imposée de ne pas trop demander à la vie, de lui demander tout ce qu'elle peut donner de bonheur réel et paisible, mais seulement ce qu'elle peut en

Digitized by Google

donner. « Les hommes sont sots et méchants, a-t-il écrit quelque part, d'ailleurs sans amertume ; mais tels qu'ils sont, j'ai à vivre avec eux et je me le suis dit de bonne heure. » Aussi n'a-t-il jamais lu un des nombreux libelles dirigés contre lui : cette lecture aurait troublé son repos et ce repos lui a toujours été très cher. C'est en songeant aux tribulations d'un marquis d'Argenson, par exemple, mort le même mois que Fontenelle, à quinze jours d'intervalle, aux souffrances de ce grand esprit qui mit toujours sa gloire dans la poursuite d'un pouvoir éphémère et menacé et vécut toute sa vie dans les tracas, qu'on peut apprécier par comparaison le rêve de destinée occupée, mesurée et libre que fit de bonne heure notre auteur.

Déjà dans ses écrits de jeunesse, on peut démêler un sens très vif des réalités, et, au milieu de coquetteries et de fadeurs qui semblent très loin de la terre, des façons de voir moins éthérées et plus positives. Il ne craint pas de mettre la mathématique au service de l'amour ; il parlera volontiers, à son propos, d'échéances, de revenus, de quittances, de non-valeurs, supputera s'il y aura gain ou perte dans l'affaire qui, pour être de cœur, n'en est pas moins une affaire, et professera, sans vergogne, que, dans les entreprises sentimentales comme dans les autres, il faut établir par avance l'actif et le passif et

Digitized by Google

ne se décider qu'à bon escient. M. d'O.... veut se marier contre le gré d'un père résolu à le déshériter s'il le faisait, et Fontenelle lui fait écrire par son chevalier : « Prenez garde! on se lasse d'être un héros, mais on ne se lasse point d'être riche. Et c'est peut-être surhumain que de vouloir perdre pour une maîtresse quatre-vingt mille livres de rente ». Et je soupçonne fort Mme Geoffrin de s'être inspirée des théories de son ami, lorsque, pour les mêmes questions d'intérêt, elle s'opposa si fort au mariage de Suard avec Mlle Panckouke. Pour eux, en un mot comme en cent, il faut être raisonnable; c'est en cette formule que se résume le petit livre qu'il a écrit *sur le Bonheur*.

Peut-il y avoir des heureux? se demande Fontenelle. Nul ne le sait. Mais enfin, admettons-le. Géomètre, il consent à ce postulat. Qui donc le sera? Le stoïcien? Non certes, il est trop présomptueux, trop froidement drapé dans la confiance en soi : c'est une duperie que de se fier ainsi à la volonté. Quoi qu'on dise, une grande partie de notre bonheur ne dépend pas de nous. Le fataliste, alors; celui qui croit que tout est à la merci du hasard? Cette opinion serait peut-être moins déraisonnable que l'autre, mais elle est encore trop absolue. La vérité, là comme partout, est à mi-chemin. Nous pourrons être heureux, nous pourrons être les artisans cons-

Digitized by Google

cients de notre bonheur, c'est-à-dire d'un état tel « qu'on pourrait en désirer la durée sans changement », si nous voulons d'abord nettoyer notre âme, la délivrer des maux imaginaires et ensuite ne pas aggraver ceux qu'il nous faut réellement subir, et qui sont la condition même de la vie, en y ajoutant toutes sortes de circonstances qui n'existent que dans l'imagination. Par exemple :

Une circonstance imaginaire qu'il nous plaît d'ajouter à nos afflictions, c'est de croire que nous serons inconsolables. Ce n'est pas que cette persuasion-là même ne soit quelquefois une espèce de douceur et de consolation; elle en est une dans les douleurs dont on peut tirer gloire, comme dans celle que l'on ressent de la perte d'un ami. Alors, se croire inconsolable, c'est se rendre témoignage que l'on est tendre, fidèle, confiant; c'est se donner de grandes louanges. Mais dans les maux où la vanité ne soutient point l'affliction, et où une douleur éternelle ne serait d'aucun mérite, gardons-nous bien de croire qu'elle doive être éternelle. Nous ne sommes pas assez parfaits pour être toujours affligés; notre nature est trop variable et cette imperfection est une de ses plus grandes ressources.

On reconnaît dans cette conception le lecteur, l'auditeur et le disciple de Malebranche. Ils ont tous deux la même ennemie, c'est l'imagination, qui fausse l'arithmétique des plaisirs (par l'abbé de Saint-Pierre, tout naturellement, Fontenelle voisine avec Bentham et l'école utilitaire), arithmétique qui,

Digitized by Google

rationnelle et méthodique, ne nous tromperait jamais; c'est l'imagination qui nous fait abandonner les plaisirs simples en nous leurrant, en nous faisant croire que la gloire, les grands emplois, les richesses sont les vraies sources des fortes jouissances. N'occupons donc pas et ne rêvons pas d'occuper des situations éclatantes où la fortune se jouerait de vous : si le cardinal Dubois avait suivi ces maximes, il n'aurait pas eu besoin d'être consolé. Bornés dans notre durée, dans nos forces, dans notre intelligence, sachons être bornés dans nos désirs, dans nos passions, dans nos droits. Expulsons du logis la folle qui nous dupe ou parce qu'elle nous fait trop craindre ou parce qu'elle nous fait trop espérer. Le sage change rarement de place et en tient peu.

Et en même temps, car le péril est double, soyons en garde contre notre sensibilité : défions-nous de notre cœur et que jamais notre raisonnement ne soit réduit à céder au sentiment. C'est là du Pascal renversé, où perce déjà l'idée qu'on tend à se faire de la nature humaine; le cœur ne va plus guère compter devant l'intelligence. De là, chez Fontenelle, des préventions inlassables contre l'amour et contre les femmes en tant que créatures d'amour. Ne pouvant, de son aveu même, être jaloux, il ne pouvait être amant. Et quant à être mari, c'est une des rares idées qui n'aient jamais pu

Digitized by Google

trouver place dans sa tête; véritablement, il était né célibataire et célibataire fieffé. Agressif même sur ce point, il ne manquait jamais une occasion de trousser l'épigramme contre le mariage, la troussant en vers :

Dans les nœuds de l'hymen à quoi bon m'engager?
Je suis un, cela doit suffire.
Si j'étais deux, mon état serait pire :
C'est bien assez de moi pour me faire enrager.

et disant en prose :

Ce n'est pas ma faute si je ne crois pas que l'amour suffise pour le bonheur de quelqu'un. J'aurais assez envie de le croire. Mais pourquoi l'amour a-t-il trompé, à mes yeux, mille gens à qui il avait promis qu'il les mettrait seul en état de se passer de tout? Et si l'amour trompe, à plus forte raison l'amour qui devient ménage.

Beaucoup de ses contemporains illustres, restés célibataires, ont dû être de cet avis. « J'ai bien peur que votre esprit ne fasse plus de cas d'une plaisanterie fine que votre cœur d'un sentiment tendre, » disait à Saint-Lambert Mme du Châtelet. C'eût été encore plus vrai de Fontenelle; il veut bien respirer la fleur, quelquefois la cueillir, mais en amateur qui passe et ne reviendra pas. On lui a fait porter la peine de ce quiétisme particulier et on s'est plu à répéter qu'il fut même incapable d'amitié. Pour la plupart, malgré la sympathie constante, effective,

Digitized by Google

à l'occasion courageuse, qu'il témoigna à ses vieux amis Brunel, Varignon, l'abbé de Saint-Pierre, et aux jeunes tels que Marivaux, Duclos et à son trop fameux parent Richer d'Aube, il demeure le type de l'homme de lettres égoïste, au cœur desséché et refroidi avant même de s'être ouvert et échauffé; ayant vu passer, sans les aimer, des générations d'hommes, volontairement décidé à ne jamais se laisser aller à une de ces émotions à la fois douces et fortes qui s'emparent de l'âme devant la nature ou devant un chef d'œuvre, devant la passion ou devant la mort. Tout le second article consacré par Grimm à Fontenelle (15 février 1757) est un réquisitoire à ce sujet, ce qui se comprend, la « sensibilité » étant déjà en progrès après le milieu du siècle. Et Nisard lui a catégoriquement refusé le sens de l'admiration, c'est-à-dire la faculté de se prendre pour la beauté d'un amour qui ne doit pas finir, de brûler pour elle d'une douce et inextinguible flamme. A son avis, Fontenelle aurait très bien connu ce que valait Pierre Corneille, mais il ne l'aurait pas senti.

Au risque de paraître souscrire momentanément à ces critiques qui, nous le verrons, manquent de justesse parce qu'elles ne veulent voir que le défaut là où il peut se trouver une qualité, nous reconnaîtrons que le cerveau et rien que le cerveau, c'est

Digitized by Google

tout Fontenelle. S'il en veut par exemple à l'amour, c'est qu'il serait bien aise de voir un certain ordre raisonnable dans les choses du cœur et de ne l'y trouver point; et s'il en veut au christianisme, c'est précisément parce qu'il s'adresse toujours au sentiment : la foi du charbonnier n'est pas du tout son fait. Il n'est pas jusqu'à la poésie qu'il ne rêvera toute philosophique et intellectuelle. Il semble donc bien dépouillé, par nature et par volonté, d'une partie de son être moral : il n'a pas pu ou voulu admettre qu'il y ait des raisons que la raison ne comprend point, qu'il y ait dans l'homme un pouvoir obscur auquel il consente à se soumettre : bref, il a nié toute influence et tout droit à cette précieuse sensibilité, sans laquelle, pas plus dans le domaine de la pensée que dans celui de l'action, il n'y a, croyons-nous, d'homme complet. « Ce n'est pas un cœur que vous avez là, lui disait un jour Mme de Tencin en lui mettant la main sur la poitrine : c'est de la cervelle, comme dans la tête. » Et il souriait, sans dire non. Il a inauguré, en quelque sorte, un état psychologique curieux et qui a vite fait de devenir un état pathologique, celui où il y a rupture d'équilibre entre le développement de l'intelligence et le développement du sentiment, aux dépens du dernier. C'est hier seulement qu'Herbert Spencer, à la fin de sa vie et après avoir parcouru le cercle des connaissances humaines, dénon-

Digitized by Google

çait avec quelque amertume et quelque regret cette erreur : « Nous avons, disait-il, attribué à la pensée une importance qu'elle est loin d'avoir dans notre vie intérieure et nous avons tout subordonné au culte de cette intelligence qui, en réalité, ne joue, ne peut et ne doit jouer qu'un rôle secondaire.... L'élément principal de l'esprit humain n'est pas l'intelligence, mais le sentiment.... C'est lui qu'on devrait développer, lui seul qui rend les hommes forts, vertueux, heureux ». Il y a dans ces paroles, et implicitement, tout un procès à une grande partie du XVIIe siècle et du XVIIIe, plus précisément au cartésianisme et à la raison classique. Les tempéraments qui se formèrent sous cette influence furent surtout des tempéraments de géomètres : ce qu'ils prisèrent exclusivement, ce furent les certitudes acquises par les méthodes scientifiques, solidement déduites de l'évidence véritable, et non pas frêlement étayées sur les préjugés, l'autorité ou la tradition, qui ne sont, au fond, que choses de sentiment.

Ils y perdirent, cela est certain; mais pas autant peut-être qu'on pourrait croire. Car, réfléchissons-y : des qualités que l'on a l'habitude de prêter à l'âme exclusivement peuvent fort bien être cérébrales, et si les grandes pensées viennent du cœur, de bonnes actions, de bons sentiments peuvent venir de l'esprit. Plaindre un malheureux, comme

Digitized by Google

faisait Fontenelle, « parce qu'il avait mal calculé », et se montrer bienfaisant et libéral avec choix, plutôt par raison que par l'effet d'une philanthropie spontanée et vague, plutôt par motifs que par mobiles, ce n'est pas que je sache pour diminuer la valeur de la charité, de la bienfaisance et de la libéralité. Pour être rationnelles, sa bonté, son amitié n'en furent pas moins actives, et ainsi, l'atrophie apparente put se trouver jusqu'à un certain point compensée. En outre, la faculté dominante profita de toute la vitalité disponible : la raison déploya toutes ses voiles pour régner presque absolument pendant un siècle sur la multitude des esprits. Or Fontenelle fut un des préférés de la déesse; il fut « le favori de la raison ». Naturellement apte, nous le savons, à apercevoir des rapports, ce qui est le propre de l'intelligence, à unifier les images, les idées, les jugements pour en tirer des raisonnements stricts ou des analogies imprévues; allant, tantôt par géométrie, tantôt par finesse, de l'analyse à la synthèse et réciproquement; « voyant là où les autres ne voient pas », il manqua de peu de chose pour qu'on puisse dire qu'il eut du génie. Il en eut même, oserons-nous prétendre, deux ou trois fois; deux ou trois fois, sa pensée s'illumina. Mais sans vouloir grandir prématurément cette figure et la hausser jusqu'à celle d'un Newton ou d'un Gœthe, sans le mettre, avant l'heure,

Digitized by Google

au nombre de ces littérateurs ou de ces savants qui conçurent des généralisations vertigineuses, défendues en apparence à l'esprit humain, qu'il nous suffise pour l'instant d'avoir dégagé sa faculté maîtresse, qui est la faculté intellectuelle. Il fut surtout un homme de pensée; sa vie fut celle de son intelligence. Et lorsqu'il disait de La Motte : « Tout ce qui était du ressort de la raison était du sien », il faisait en quatre mots la monographie de son propre esprit.

*
* *

Donc souple et avisé, doué de quelque habileté dans le métier d'écrivain, ayant le goût et le besoin du succès, mêlant la hardiesse à la frivolité, normand avec cela et point dépourvu de sens pratique, Fontenelle, à l'approche de la trentaine, se rend parfaitement compte du manque d'harmonie qui règne dans ce que Taine aurait appelé son mobilier mental. Il ressemble en effet, comme dit Voltaire, à ces terres heureusement situées qui portent toutes sortes de fruits : c'est la variété, l'exubérance, ce sont des poussées qui s'essayent sur tous les points. En face de Pierre Corneille solide, massif, compact et dont on fait aisément le tour, Thomas est déjà ondoyant et échappe. Leur neveu est plus divers encore, incapable, semble-t-il, de se saisir et de ramener à l'unité

Digitized by Google

la multiplicité de ses tendances. C'est assez dire qu'on comprend le genre de réputation que lui font alors les grands classiques : Cydias est si loin d'eux et de leur idéal ! Mais il se rend compte aussi qu'il possède, malgré qu'on en ait, à la fois des dispositions naturelles et de l'acquis, *ingenium et artem*, selon l'expression de la rhétorique. Il sait énoncer clairement, joliment, des idées et surtout des idées difficiles; la pensée, quelquefois fruste, des autres, il sait la redire sous une forme légère et fidèle en même temps; en un mot, il sait manier la raison avec art. Or, dans l'encombrement de la République des Lettres, une place était à prendre qui demandait cette qualité d'agrément dans l'exactitude et, pour ainsi parler, cette conciliation : il la prit. Sans doute, il ne faudra pas lui demander de dépouiller jamais le vieil homme, ou, pour parler plus exactement, le jeune homme : il fera toute sa vie des vers galants, des comédies et des tragédies (*Thétis et Pélée*, 1689; *Enée et Lavinie*, *Brutus*, 1690; *Idalie*, 1720; *Macate*, 1722; *Le Tyran*, 1724; *Abdolonime*, 1725; *Le Testament*, 1731; *Henriette*, 1740; *Lysianasse*, 1741), et, à quatre-vingt-quinze ans, rimera encore des gaillardises. Mais ce sera l'exception. Ses tâtonnements sont finis ainsi que les erreurs premières et il va se ramasser et se concentrer dans une spécialité curieuse et inédite pour laquelle il était tout prêt.

Digitized by Google

Digitized by Google

II

LE VULGARISATEUR

L'œuvre que l'hôtel de Rambouillet, aidé par l'initiative et l'autorité de Richelieu, c'est-à-dire par la fondation de l'Académie Française, avait accomplie durant la première moitié du XVIIe siècle; la fusion qui s'était opérée autour de la Chambre bleue, et grâce à elle, entre gens du monde et gens d'église, d'une part, gens de lettres de l'autre, si elle avait été heureuse et féconde, ne l'avait été et n'avait d'ailleurs prétendu l'être que sur un point et, pour ainsi dire, d'un côté : seules, la littérature et la langue en avaient profité. En même temps que les mondains cultivaient leur intelligence, formaient leur goût et acquéraient de nouveaux plaisirs, les auteurs trouvaient de la considération, adoucissaient leurs mœurs, et, sur plusieurs questions, faisaient

Digitized by Google

provision de lumières qu'ils n'auraient pas trouvées dans les livres ; entre tous les esprits amateurs d'art littéraire s'était ainsi formée une sympathie précieuse et une affinité qui assurait à toute œuvre délicate un public de connaisseurs.

Les sciences étaient loin d'avoir été aussi favorisées : le monde proprement dit et les savants ne se connaissaient guère, et, dans les relations qu'ils pouvaient avoir, on ne distinguait ni continuité, ni direction. Et la chose s'explique.

Tout d'abord, était-il possible qu'il y eût, à ce moment, en France ou en Europe, un « monde savant » ? Comme la science elle-même, il était en formation. Au sortir du moyen âge qui avait poussé à l'infini les classifications, exagéré la soumission au principe d'autorité et abouti ironiquement au désordre et à l'incertitude, chaque chercheur avait travaillé pour son compte personnel, obéissant à son démon particulier, Képler en Allemagne, Galilée en Italie, Bacon en Angleterre, Descartes en France, pour ne parler que des initiateurs. Leurs recherches ne perçaient guère au delà d'un petit nombre de disciples ; tout au plus étaient-ils connus des savants de leur pays, et parfois, par manque d'informations et au grand détriment du progrès scientifique, l'un refaisait inutilement le travail d'un autre et se trouvait dans la singulière situation de ce moujik de la

Digitized by Google

fin du XIXe siècle qui, en regardant bouillir sa soupe de poisson, avait retrouvé des lois vulgaires et refait, si l'on peut dire, la découverte de Papin.

Puis, quand ces savants eurent entendu parler les uns des autres, ils éprouvèrent le besoin non pas autant de se connaître, de se comprendre et de se communiquer leurs trouvailles que de se défier et de se vaincre : la solidarité scientifique, comme beaucoup d'autres, a commencé par la rivalité. Et le moyen qu'ils employaient était encore élémentaire : ils proposaient des problèmes par voie d'affiche et s'en remettaient au hasard du soin de propager la demande et de découvrir le calculateur compétent. D'exemple de la chose, il n'y en a pas de meilleur que celui de Descartes, à Bréda. Amené dans cette ville par son humeur inquiète et voyageuse, il s'arrête devant une affiche en flamand qui énonçait un problème de géométrie, se la fait traduire par un voisin de lecture qui se trouvait être Isaac Boekmann, principal du collège de Dordrecht, et, le lendemain, apporte la solution à son traducteur émerveillé qui allait devenir son ami.

Ce furent alors les correspondances privées et les voyages qui mirent en relation les quelques îlots scientifiques épars en Europe ; les savants commençaient à sentir qu'ils avaient besoin les uns des autres. Et de ce sentiment étaient nés enfin, mais

Digitized by Google

tout récemment, les Journaux et les Académies qui étaient venus apporter à la science moderne les organes qui lui étaient indispensables. Le 5 janvier 1665, Denis de Sallo, sieur de la Coudraye, fondait le *Journal des Savants*, et à Leipzig, en Angleterre, en Hollande, des publications intermittentes paraissaient, en attendant que tout le travail vînt se résumer dans des recueils périodiques et sérieux : à Leipzig, en 1682, les *Acta Eruditorum* d'Otto Mencke ; en Hollande, les *Nouvelles de la République des Lettres* (1684-1718), l'*Histoire des ouvrages des Savants* (1687-1709), la *Bibliothèque Universelle et Historique* (1686-1693). Ces journaux, d'ailleurs, s'occupent de littérature aussi bien que de science, et l'observation est capitale. La regrettable scission qui s'opère de jour en jour plus profondément entre la culture littéraire et la culture scientifique ne s'était pas encore produite. Bayle, dans ses *Nouvelles*, enregistre tout ce qui intéresse l'esprit ; l'Académie Française se réjouit avec enthousiasme de la découverte par Huyghens d'un nouveau satellite de Saturne, et, lorsque Fontenelle, à l'entrée même du XVIIIe siècle, écrira son Introduction à l'*Histoire de l'Académie des Sciences*, parlant du renouvellement qu'ont subi la mathématique et la physique, il dira naturellement que dans ce genre de « littérature » tout a changé de face. Les connaissances humaines

Digitized by Google

forment un bloc que n'a pas encore trop entamé cette condition de progrès qu'est la division du travail. Dès lors ces publications savantes, traitant de tous les sujets, créaient de forts courants de sympathie et de curiosité intellectuelles ; et quant aux Académies elles étaient devenues de véritables liens vivants. L'exemple parti de l'Italie avait gagné successivement l'Allemagne, l'Angleterre et la France : en peu d'années, Naples, Londres, Paris, Berlin eurent leurs sociétés scientifiques. La création des observatoires d'État à Paris (1667-1671) et à Greenwich (1676), la multiplication des laboratoires et des jardins botaniques les outillèrent. Les chercheurs étaient désormais groupés : l'effort vers la cohésion et vers une cohésion organisée était manifeste.

Cependant, pour qu'il aboutît réellement, pour que cette sorte d'humanité distincte qu'est le monde savant parvînt à l'existence vraie, il fallait qu'entre les divers pays comme entre les divers domaines scientifiques des communications suivies s'établissent, que des relations réfléchies fussent nouées entre savants de toutes les origines et de toutes les spécialités. Pour cela, il était nécessaire que quelqu'un, curieux des choses générales et impartial parce qu'il ne serait pas spécialiste, servît de trait d'union et aidât à l'unité intérieure, supprimant les frontières quelles qu'elles fussent. — Et cela fait,

Digitized by Google

puisque, selon le mot de Renan, « un résultat n'est acquis que quand il est entré dans la grande circulation », il fallait aussi que quelqu'un se chargeât de faciliter ce passage, que quelqu'un débarbouillât en quelque sorte les raisonnements et les découvertes, leur ôtant ce qu'ils ont, chez les techniciens, d'un peu rebutant et d'ingrat. Car, si le public était confusément avide de savoir, s'il était décidé à cultiver sa raison, il ne voulait pourtant pas la fatiguer; il consentait à apprendre, mais à condition de goûter quelque plaisir; il voulait bien aborder les Sciences, mais à la condition qu'elles prissent à l'art quelques-uns de ses agréments. Nous le savons assez par Saint-Evremond qui, dans des pages curieuses écrites *Sur les Sciences où peut s'appliquer un honnête homme*, faisant tout juste grâce à la morale, à la politique et aux lettres, a jeté sans vergogne par-dessus bord toutes les connaissances qui exigent quelque méditation, théologie, philosophie, mathématiques : « comme elles vous tirent de l'action et des plaisirs, pour vous occuper tout entier, les démonstrations me semblent bien chères et il faut être fort amoureux d'une vérité pour la chercher à ce prix-là. Vous me direz que nous avons peu de commodités dans la vie, peu d'embellissements dont nous ne leur soyons obligés. Je vous l'avouerai ingénuement : il n'y a point de louanges que je ne donne aux grands mathé-

Digitized by Google

maticiens pourvu que je ne le sois pas. J'admire leurs inventions et les ouvrages qu'ils produisent, mais je pense que c'est assez aux personnes de bon sens de les savoir bien employer : car, à parler sagement, nous avons plus d'intérêt à jouir du monde qu'à le connaître. » C'est assez net, on en conviendra, comme déclaration de principes et sans doute on avait quelque peu changé depuis que Saint-Évremond avait émigré : l'idéal de l'honnête homme, dans les dernières années du XVIIe siècle, n'était plus aussi rigoureusement antiscientifique. Il n'empêche que pour l'attirer vers les sciences et l'y garder, ici comme ailleurs, comme à la Cour, comme à la Ville ou comme au théâtre, la grande règle devait être de plaire.

D'où il suit que pour faire communiquer les savants entre eux et jeter ensuite le pont d'eux au public, il fallait, convenons-en, des aptitudes et un tour de main particuliers.

Délibérément, Fontenelle se lança dans la double entreprise. Capable à la fois de comprendre les savants et de les faire comprendre aux profanes, ayant un style assez fin pour ne pas rebuter le monde et assez fort pour exprimer les vérités nouvelles, il se découvrit vulgarisateur à l'heure où le vulgarisateur était possible et nécessaire, avec le double mérite d'avoir admirablement vu d'où

Digitized by Google

soufflait le vent et d'avoir eu ses voiles prêtes. Comme le disait plus tard le duc de Nivernais au successeur de Fontenelle à l'Académie Française : « Il a comblé l'abîme qui séparait les philosophes et le vulgaire, il a rempli l'intervalle ». Il le remplit entre savants et ignorants, mais il le remplit aussi de savants à savants, le tout, nous allons le voir, d'assez élégante manière.

*
* *

Il y a en effet plus d'une façon de s'acquitter de ce rôle d'intermédiaire et par suite plusieurs types du vulgarisateur. A l'extrémité inférieure de la classification qu'on en pourrait essayer, il y a celui qui ne sait pas grand'chose des matières qu'il est censé alléger pour les autres, celui qui, digérant mal des connaissances récentes, ne sait pas faire le départ nécessaire entre les détails qu'on peut négliger et les faits importants et qui se trompe par conséquent dans les jeux de lumière et d'ombre. C'est le cas d'un grand nombre de ceux qui se chargent de « populariser » la science dans les publications et manuels à bon marché et il n'est pas besoin d'énumérer pour qu'on les aperçoive les dangers d'une pareille vulgarisation. — A l'opposite, c'est-à-dire au sommet, il y aurait celui qui connaît à fond ce

Digitized by Google

Digitized by Google

fausse quand il s'agit de celles qui peuvent être immédiatement parfaites ou du moins très vite. Postériorité peut être synonyme de supériorité pour les sciences, mais non lorsqu'il est question de l'art et du goût. Tour à tour Hippolyte Rigault, Ernest Havet, Larroumet ont répété aux mânes de Fontenelle cette vérité. Mais je me doute bien que Fontenelle lui-même en son for intérieur connaissait le vice de son raisonnement et avait pleine conscience de son « aberration »; il s'était probablement dit qu'il fallait frapper très fort, trop fort, pour qu'on l'entendît, qu'il devait exagérer sa pensée pour mieux la faire comprendre et qu'en fin de compte, la vérité de sa thèse touchant les sciences suffirait à masquer le défaut et à emporter l'assentiment sur le tout.

Et quoi qu'il en soit, ce procédé de polémiste permettait à Fontenelle d'entamer la religion littéraire après l'autre et de ruiner la vieille autorité imposée aux esprits depuis trois ou quatre générations et qui semblait intangible. Il mettait à la portée de toutes les intelligences une argumentation facile qui leur permettait de s'affranchir, et les intelligences, à leur tour, ne pouvaient que s'en saisir avec avidité puisqu'elles étaient en train, nous le savons, d'oublier les préoccupations d'art et de s'ouvrir à une vie tout autre.

Digitized by Google

*
* *

De là suit une observation de première importance, mais que nous devions réserver, sur la manière dont Fontenelle vulgarise, sur le procédé qu'il emploie pour faire du paradoxe d'aujourd'hui ou d'une idée récemment acquise la vérité de demain; on s'en sera sûrement aperçu : ses raisonnements ont toujours une allure scientifique, c'est aux méthodes des sciences qu'il emprunte sa façon d'argumenter. S'il est convaincu que Dieu existe, il le doit non pas à des preuves métaphysiques qui n'auraient eu aucune prise sur lui, mais à une démonstration de physicien-géomètre qui est en substance celle-ci et qui enferme l'intelligence dans un dilemme :

Du moment que les animaux ne se perpétuent que par voie de génération, les deux premiers de chaque espèce ont été le produit ou du hasard ou d'une volonté intelligente. Or la première hypothèse est inadmissible, puisque le phénomène ne s'est jamais vu depuis et ne se voit jamais. Comme il n'y a pas non plus de génération spontanée, il faut bien, de toute nécessité, que la création soit l'œuvre d'un Être intelligent; c'est cet Être intelligent qu'on appelle Dieu. Et, bien plus que les astres et les cieux éclatants, ce sont les animaux qui portent pour ainsi dire l'inscription nette de son existence.

Digitized by Google

Et de même, dans les *Oracles* et la *Digression*, c'est au nom de la science, c'est en invoquant des inintelligibilités que Fontenelle, nous l'avons vu, attaque ou la foi dans le merveilleux ou la suprématie antique. Pour résoudre définitivement toutes ces questions qui n'ont d'ardu que l'apparence, il n'y faut, à son gré, « qu'un peu de physique ».

Et il se produit ici cette rencontre curieuse : c'était au nom de la Raison que Boileau, on le sait et nous l'avons rappelé, avait posé en dogme l'imitation des Anciens et avec elle le respect de la tradition et de l'autorité; c'est au nom de la Raison que Fontenelle prétend les ruiner toutes trois. Mais tandis que le législateur du Parnasse argumentait en quelque sorte dans l'abstraction et *a priori*, à la façon des mathématiciens, l'auteur de la *Digression* ose prendre son point d'appui dans les sciences expérimentales et raisonner comme elles, d'après elles. Pour dire ici les choses en gros, la déduction et l'induction se trouvaient rivales et cela suffisait pour créer un fossé entre les deux générations et transformer l'idéal de la plus jeune. Nous y reviendrons. Pour l'instant, nous voulions marquer surtout ce penchant de Fontenelle à user de données scientifiques. Dès le collège, il a regimbé devant les idées vagues et abstraites qui se jettent pour ainsi dire à côté des choses et n'y touchent point, et tou-

Digitized by Google

jours, depuis, il a aimé les directions de la pensée avec lesquelles on a des chances d'arriver à la certitude, à l'aise lorsqu'il tient des notions exactes et peut s'en servir. C'est assez dire que la vulgarisation scientifique était vraiment celle pour laquelle il était fait. Or, Pascal déjà et Bossuet pour la théologie, morale ou dogme; l'Académie, Molière, Boileau, Racine pour la littérature et les mœurs s'étaient faits les éducateurs du grand public. Mais pour les choses de la science, Fontenelle vint le premier, de telle sorte que, type, on le verra, du vulgarisateur scientifique, il en est encore le prototype. Et ici, atteignant enfin, par un chemin nouveau, presque à la hauteur de l'oncle illustre, il fit le livre de la *Pluralité des Mondes* qui fut comme son *Cid* (1686).

L'opinion, en France, était très en retard pour l'astronomie et elle s'en serait tenue volontiers au système de Ptolémée qui faisait de la terre le centre du monde. Certes, on avait entendu parler de Copernic, de Galilée et de Képler, mais leurs travaux, écrits en latin, étaient inabordables à la masse, et la condamnation du second d'entre eux avait arrêté Descartes juste au moment où il allait renouveler, en français, les idées générales sur le système de l'Univers. Mais, d'autre part, la curiosité était piquée par la fondation de l'Observatoire et les résultats

Digitized by Google

qu'on y avait obtenus. On savait que Picard avait mesuré un degré du méridien terrestre et commencé la rédaction de la *Connaissance des Temps*, et que Dominique Cassini avait déterminé les mouvements de rotation du Soleil, de Jupiter, de Mars et de Vénus et découvert quatre satellites de Saturne qui venaient s'ajouter à celui décrit par Huyghens; on savait, en un mot, que les savants commençaient à se reconnaître « dans la distribution des archipels stellaires et les grandes lignes de l'architecture des cieux », et le public brûlait de les y suivre.

C'est dans ces mers à peine connues et mystérieuses que Fontenelle entreprit de piloter les ignorants. Il connaissait toute la difficulté de la tâche : il savait que « assez de gens ont toujours dans la tête un faux merveilleux enveloppé d'une obscurité qu'ils respectent. Ils n'admirent la nature que parce qu'ils la croient une espèce de magie où l'on n'entend rien, et il est sûr qu'une chose est déshonorée auprès d'eux dès qu'elle peut être conçue »; il savait que, pour lui comme pour Cicéron initiant les Latins à la spéculation grecque, il y avait un point précis à atteindre et comme une ligne où se maintenir, le point, la ligne où la philosophie ne doit être ni trop rèche pour les gens du monde, ni trop badine pour les savants. Mais il a confiance; il sait ce dont il est capable et, sous le couvert d'un autre de ces

Digitized by Google

Anciens qu'il combat par ailleurs, de Virgile qui, dans les *Géorgiques*, « sauve le fond de la matière qui est tout à fait sèche par des digressions fréquentes et souvent agréables », il se risque à orner sa matière à lui des grâces de la fiction.

On en sait tout le charme : il suppose que, par un beau soir, il se promène dans un parc, après souper, avec l'aimable marquise dont il est l'hôte pour quelque temps :

Il faisait un frais délicieux qui nous récompensait d'une journée fort chaude que nous avions essuyée. La lune était levée il y avait peut-être une heure, et ses rayons, qui ne venaient à nous qu'entre les branches des arbres, faisaient un agréable mélange d'un blanc fort vif avec tout ce vert qui paraissait noir. Il n'y avait pas un nuage qui obscurcît ou dérobât la moindre étoile : elles étaient toutes d'un or pur et éclatant et qui était encore relevé par le fond bleu où elles sont attachées.

Que faire devant cet infini ? se tourmenter comme certains d'une angoisse poignante ? Rêver plutôt, rêver seulement, laisser voltiger à son gré l'essaim des idées vagabondes.... Mais encore est-ce possible quand on a là, près de soi, fantôme blanc et mystérieux, une créature exquise qui glisse, diaphane et légère, sur le sable des allées ? On causera donc, on causera de ce dont on jouit ensemble, de cette heure « qui passe et ne reviendra pas », de l'ineffable beauté de la nuit, et, tout naturellement, on la comparera à la

Digitized by Google

beauté du jour. L'analogie s'imposera : « la beauté du jour est comme une beauté blonde qui a plus de brillant ; la beauté de la nuit comme une beauté brune qui est plus touchante ». On s'attarde sur la comparaison, on raffine à propos des effets divers que peuvent avoir sur le cœur le soleil et la lune, et, finalement, comme si la plainte s'exhalait de lui sans qu'il s'en aperçût, le savant se prend à regretter le retour de l'aurore : « Ah! m'écriai-je, je ne puis pardonner au soleil de me faire perdre de vue tous ces mondes! »

Voilà le grand mot lâché, la porte ouverte et le sujet galamment introduit : le savant, ainsi embarqué et mis sur sa folie, la racontera tout entière, complaisamment. La marquise imaginaire, ou plutôt déguisée, car, en réalité, c'était Mme de la Mésangère et la scène se passait dans son parc, n'a aucune teinture de sciences, mais comme Fontenelle l'écrira à Basnage de Beauval, il l'a supposée telle parce qu'il songe surtout aux ignorants, « qui sont ses véritables marquises ». Elle a, en revanche, une intelligence rapide, le discernement vif et prompt et même, quelquefois, un besoin de savoir qui va jusqu'à la désespérance. A la vérité, elle s'applique un peu : « Copernic ne comprendrait pas mieux », dit quelque part l'auteur, mais, en théorie, elle est dans la situation de ceux qui sont le moins informés

Digitized by Google

et à qui on ne demande que de la bonne volonté. S'ils en ont, ils auront vite fait de comprendre que la Terre est une planète qui tourne autour du Soleil, ce mouvement se faisant avec une épargne extraordinaire et suivant une loi générale dans la nature, la loi du moindre effort; de comprendre ce qu'est le système de ce Polonais, nommé Copernic, qui détruit heureusement un anthropocentrisme, source d'un orgueil que n'a pas mal décrit Malfilâtre, à ses débuts, lorsqu'il faisait dire à l'homme :

.... les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent
La nature me fit le roi.
Pour moi seul le soleil se lève,
Pour moi seul le soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs,
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers.

« Saisi d'une noble fureur d'astronome, Copernic prend la Terre et l'envoie bien loin du centre de l'Univers où elle s'était placée, et, dans ce centre il met le Soleil, à qui cet honneur était bien mieux dû. » Ils apprendront aussi, ces gens de bonne volonté, ce que sont et comment vont les planètes et surtout la Lune, la seule qui nous soit restée fidèle quand toutes les autres nous abandonnaient. Bref, ils sau-

Digitized by Google

ront les nouvelles les plus fraîches que l'on ait du ciel et seront en possession, non plus de notions discontinues et vagues, mais d'un système, toujours hypothétique sans doute, mais intelligible et cohérent.

Et cette acquisition, cette augmentation de connaissances, les lecteurs de la *Pluralité* la feront en quelque sorte en se jouant. C'est en effet en badinant, conformément au procédé qu'il a choisi et qu'il croit bon, que Fontenelle révèle aux esprits ces découvertes grandioses qui sont d'hier. Après s'être fait prier, tout au début, pour parler philosophie, dans un bois, à dix heures du soir, avec la plus aimable personne qu'il connaisse, il s'y décide, tout en faisant promettre « pour son honneur » qu'on lui gardera le secret. Mais alors, sous sa plume, je veux dire sur ses lèvres, se presseront toutes les élégances propres à enjoliver, sans lourdeur, la coupe du savoir. Tantôt il sera très simple :

Avez-vous remarqué, dit-il à la marquise, qu'une boule qui roulerait sur cette allée aurait deux mouvements ? Elle irait vers un bout de l'allée et en même temps, elle tournerait plusieurs fois sur elle-même, en sorte que la partie de cette boule qui est en haut descendrait en bas et que celle d'en bas monterait en haut. La terre fait la même chose.

Voilà, devenu très clair pour les profanes, le double mouvement de la terre, et voici, non moins clarifié, son unique mouvement quotidien.

Digitized by Google

Quelquefois, par exemple, je me figure que je suis suspendu en l'air et que j'y demeure sans mouvement pendant que la terre tourne sans moi en vingt-quatre heures. Je vois passer sous mes yeux tous ces visages différents, les uns blancs, les autres noirs, les autres basanés, les autres olivâtres. D'abord ce sont des chapeaux et puis des turbans, et puis des têtes chevelues et puis des têtes rasées; tantôt des villes à clochers, tantôt des villes à longues aiguilles qui ont des croissants, tantôt des villes à tours de porcelaine, tantôt de grands pays qui n'ont que des cabanes; ici de vastes mers, là des déserts épouvantables; enfin, toute cette variété infinie qui est sur la surface de la Terre.

Tout à côté, il tresse des guirlandes. Les idées de physique sourient : « la jolie chose que Jupiter avec ses quatre satellites ! » Il pique çà et là des citations de l'Arioste ou de Scudéry, des « folies de galanterie mêlées aux discours les plus sérieux », et surtout, conformément à cette faculté d'apercevoir des rapports originaux que nous avons signalée chez lui comme y étant à un très haut degré, il triomphe dans les comparaisons, prises dans la vie journalière et principalement, puisqu'il est censé s'entretenir avec une grande dame, prises dans la vie d'une mondaine de 1686. Ici il est pareil à un machiniste de l'Opéra qui explique à un étranger l'ingéniosité de tous les dessous et leur utilité particulière : « Je n'ai qu'à tirer le rideau et à vous montrer le monde ». Plus loin, il assimile

Digitized by Google

enveloppe la terre au duvet léger et lâche loppe le cocon du ver à soie : coque et ut tourne en même temps. Et pour faire ressortir encore, à propos de ce nouveau système qu'il expose, la fausseté des vieilles traditions, il prendra son image dans le domaine le plus voisin de la femme, dans celui de la fleur :

Les Anciens étaient plaisants de s'imaginer que les corps célestes étaient de nature à ne changer jamais, parce qu'ils ne les avaient pas encore vu changer. Avaient-ils eu le loisir de s'en assurer par l'expérience? Les Anciens étaient jeunes auprès de nous. Si les roses qui ne durent qu'un jour faisaient des histoires et se laissaient des mémoires les unes aux autres, les premières auraient fait le portrait de leur jardinier d'une certaine façon, et de plus de quinze mille âges de roses; les autres, qui l'auraient encore laissé à celles qui les devaient suivre, n'y auraient rien changé. Sur cela, elles diraient : « *Nous avons toujours vu le même Jardinier; de mémoire de rose, on n'a vu que lui; il a toujours été comme il est : assurément, il ne meurt point comme nous, il ne change seulement pas* ». Le raisonnement des roses serait-il bon?

Peu à peu, ces moyens aidant, l'ignorant le plus grossier, la plus hésitante marquise acceptaient ces vérités toutes fraîches, séduisantes avec leurs allures d'églogue, mais entraînantes aussi par elles-mêmes. Car, dit quelque part Fontenelle, le mathématicien ressemble à l'amant : on ne saurait lui accorder si

Digitized by Google

peu de chose que, bientôt, il ne faille lui accorder davantage. A la fin, cela va loin.

Si loin, que les lecteurs de la *Pluralité des Mondes*, tout en gardant ce sens du mystère qu'il faut laisser vivre, tout en se disant bien qu'ils n'ont pas réponse à tout, s'avançaient sensiblement vers la philosophie et cessaient d'être les passagers aveugles de l'espace. Ils se trouvaient initiés sans fatigue et sans douleur à ce drame merveilleux de la recherche astronomique qui venait tout juste de se dénouer et sur lequel nous autres, au début du xxe siècle, nous vivons encore ou à peu près. Cette science des mondes stellaires, hérissée de calculs, mais magiquement transformée, finissait par enchanter le profane. Un frisson inconnu saisissait toutes ces âmes qui n'étaient pas du tout insensibles au grand, et les horizons s'élargissaient.

N'était-ce pas d'ailleurs au prix de ruines accumulées, et la *Pluralité* n'est-elle pas, en un sens, un livre de même nature que le livre des *Oracles*, visant le même but, aussi agressif, aussi hostile, aussi destructeur malgré son apparente sérénité? La question vaut qu'on s'y arrête.

A coup sûr, on peut prétendre — poètes et moralistes n'y ont pas manqué — que de la contemplation des cieux par une belle nuit, la créature humaine ne saurait sortir qu'angoissée et vaincue; on peut

Digitized by Google

prétendre qu'à savoir ce qu'est notre système planétaire : une gouttelette de vapeur dans l'Infini ; qu'à savoir que, parlant à l'Étoile polaire, notre voix mettrait quatre cent mille siècles à lui parvenir et que, d'un de ces mondes à l'autre, les lieues se comptent par trillions qui sont des milliers de milliards, nous devons perdre pied, fascinés, humiliés, vers de terre, empêchés de nous croire désormais les « favoris de l'Éternel », mais, par le fait même, devenus meilleurs et obligés de chercher dans une pensée supérieure à nous un refuge contre cette immensité sans bornes. La faire sentir à l'homme aurait alors sa moralité.

Mais on peut dire aussi et on a dit qu'il n'y avait pas un moyen plus direct ni plus terrible d'enlever aux âmes le sentiment religieux que la propagation des découvertes astronomiques : « Les histoires de la création et de la rédemption ont clairement trahi leurs origines, aussi humaines et aussi légendaires que toutes celles des mythologies païennes, puisqu'elles ne pouvaient convenir qu'à un temps où notre petite planète passait pour le centre du monde. A quel sommet est situé le ciel des bienheureux et dans quel abîme l'enfer des damnés (si l'on ose encore prononcer de tels mots) maintenant que, dans le cercle infini qui s'étend autour de nous, les expressions de *haut* et de *bas* sont vides de sens ?

Digitized by Google

Rien de plus profondément tragique que la malédiction lancée un soir par Sully-Prudhomme contre la Grande-Ourse, cette constellation au regard antichrétien, dont la fixité glaciale et funèbre est le premier auteur de son désespoir religieux. » (Paul Stapfer.)

Si vraiment les « Entretiens » que Fontenelle eut avec la marquise et, par delà, avec le grand public, avaient eu pour objet de mettre la science au service de la propagande antireligieuse, nous aurions dû les loger ailleurs, à côté de l'*Origine des Fables* et de l'*Histoire des Oracles*. Et nous ne disons pas que cette interprétation de la *Pluralité* n'aurait pas une légère vraisemblance : elle cadre assez bien avec les idées que l'auteur a derrière la tête et que, sous une forme plus ou moins enveloppée, il exprime souvent; il est possible qu'il ait pressenti, sans déplaisir aucun, que son exposé du système de l'Univers pouvait aboutir, entre autres effets, à une diminution de la croyance religieuse. Mais nous ne le croyons pas. Fontenelle, nous le verrons un peu plus loin, est encore trop voisin d'un monde, d'une génération qui a nettement séparé la science de la foi pour se servir de l'une contre l'autre. Son objet, unique à notre avis, fut d'aider à descendre du ciel sur la terre la plus haute des sciences; à cet égard, son livre est certainement un des meilleurs qu'on ait jamais faits. Et depuis son ouvrage jusqu'à une

Digitized by Google

Astronomie des Dames toute récente, les vulgarisateurs de l'astronomie ont toujours marché sur ses traces sans le dépasser.

*
* *

Mais à mesure qu'il travaillait ainsi à cette initiation, en artiste qui se plaît à son œuvre et pour le plus grand plaisir des intelligences contemporaines, son autorité grandissait de jour en jour. Les situations officielles n'avaient pas tardé à venir le trouver. Ce fut d'abord l'Académie française, longtemps rétive malgré la campagne ardente que menait Thomas Corneille : Fontenelle avait trop donné dans la *Querelle* pour que le parti des Anciens oubliât si vite et il lui fallut s'y reprendre à cinq fois pour être admis : il y fut reçu le 5 mai 1691. L'Académie des Inscriptions le voulut aussi (1701); il devenait ce qu'il a dit de Louvois : un « cosmopolite, un habitué du monde savant ». Mais, par-dessus tout, ce fut la reconstitution, en 1699, de l'Académie des sciences, dont il faisait partie depuis deux ans, reconstitution qu'il avait en grande partie inspirée et démontrée nécessaire, qui lui offrit l'occasion d'être mis à sa place vraie. A Pontchartrain, qui voulait l'en nommer Président : « Monseigneur, dit-il avec sa mesure habituelle, ne m'ôtez pas la douceur de vivre avec mes

Digitized by Google

égaux »; et il se contenta du secrétariat (1697-1740), quitte à transformer la fonction, à en faire comme une surintendance des sciences et à se servir des éloges et autres travaux inhérents à la charge pour continuer d'une autre façon, à la fois plus spéciale et plus synoptique, son œuvre de vulgarisation. « Il fallait à cette Compagnie un secrétaire qui entendît et parlât bien toutes les langues différentes de ces savants, celle d'un chimiste par exemple et celle d'un astronome; qui fût auprès du public leur interprète commun; qui pût donner à tant de matières épineuses et abstraites des éclaircissements, un certain tour et même un agrément que les auteurs négligent quelquefois de leur donner, et que, cependant la plupart des lecteurs demandent; enfin qui, par son propre caractère, fût exempt de partialité et propre à rendre un compte désintéressé des contestations académiques. » Du Hamel, dit en ces termes Fontenelle, satisfaisait à ces exigences et voilà pourquoi, en 1666, le choix de Colbert s'était porté sur lui. Mais Fontenelle lui-même, quand il vint, y satisfit bien davantage, et sans doute il n'ignorait pas qu'en faisant le portrait de son prédécesseur, il faisait bien le sien propre ou du moins qu'il formulait très heureusement l'idéal qu'il se proposait.

Dès lors, et tout d'abord, laissant hardiment de côté la « belle latinité » de l'ancien secrétaire per-

Digitized by Google

pétuel, c'est en français, dans un français clair et de plus en plus orienté vers une pureté conforme à son objet, qu'il s'acquitta de sa tâche. Cette première audace le servit considérablement et ne servit pas moins la science dans les *Analyses et Extraits* qu'il fit des travaux académiques, résumés spéciaux et techniques réservés au monde savant : le géomètre put désormais connaître et utiliser les découvertes de l'astronome, du chimiste et du physicien, et réciproquement, et ainsi, entre les différentes provinces scientifiques, des lignes de communication s'établissaient pour le plus grand profit de chacune et de l'ensemble : il faisait tomber, pour ainsi parler, les murailles intérieures et le pays entier s'ouvrait à une nouvelle vie. — Elle le servit mieux encore dans les *Éloges* qu'il eut à prononcer pendant plus de quarante ans. A première vue ils apparaissent comme plus littéraires que scientifiques et ceci a tout l'air d'un défaut en l'espèce. Fontenelle a-t-il été, cette fois, au-dessous de l'entreprise? A-t-il donc sacrifié l'exactitude à la variété et à l'agrément et manqué la conciliation?

Ce n'est qu'une apparence. Les successeurs de Fontenelle au fauteuil de secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, surtout depuis Condorcet, les Delambre, les Fourier, les Arago, les Flourens ont été obligés, à mesure que la science se peuplait

Digitized by Google

de spécialistes, d'insister sur des détails peu accessibles à la foule et même à ceux d'entre les savants qui ne sont pas de la partie en cause : le côté technique a tendu à prévaloir dans les notices nécrologiques parce qu'il est le plus propre, de nos jours, à faire ressortir le mérite de l'académicien mort. Mais au début du XVIIIe siècle, quand la science était en voie de formation et qu'il eût été difficile, sinon impossible, de replacer clairement l'effort individuel dans le travail collectif, quelques indications sur la spécialité du défunt et sur ses œuvres pouvaient suffire. Et puis il faut bien se rappeler que le secrétaire perpétuel se mettait continuellement en règle, pour ainsi parler, avec la science pure par ses *Analyses* et ses *Extraits*. Dans les *Éloges*, il n'eut donc aucun scrupule à laisser délibérément de côté tout ce qui ne pouvait pas arriver jusqu'à la foule, et, pour tout dire d'un mot, c'est l'homme bien plus que le savant qu'il s'attacha à faire connaître et à faire aimer. Lorsqu'il a débrouillé la carrière en quelques phrases, il s'attarde volontiers sur le caractère et sur les mœurs, sur les coins de la vie privée, désormais à l'aise et parlant la plupart du temps d'hommes qu'il a vus de très près. Psychologue fin et avisé, il s'amusera à faire le tour de la curiosité inlassable de Vauban, économiste et philanthrope, « devenant le débiteur particulier de qui-

Digitized by Google

conque avait obligé le public », à décrire, heure par heure, la journée studieuse d'un chercheur méthodique, à noter les irrésolutions de l'un, les chimères de l'autre, la candeur de la plupart, et à noter avec philosophie que, si chez beaucoup de ceux dont il parle il est resté de l'inachevé, ce n'est pas là une lacune répréhensible, signe indubitable de désespoir ou d'absence d'esprit de suite; rien ne s'achève des entreprises humaines le plus souvent et « peut-être ne ferait-on pas tout ce que l'on peut sans l'espérance de faire plus qu'on pourra ».

Si l'on veut avoir une idée du tour de main particulier qu'il possède pour poser en pied son personnage et le « situer », comme nous disons aujourd'hui, on n'aura qu'à lire le portrait qu'il trace, à propos du marquis d'Argenson, du parfait lieutenant général de police de la ville de Paris, c'est-à-dire du parfait Préfet de police :

Les citoyens d'une ville bien policée jouissent de l'ordre qui y est établi, sans songer combien il en coûte de peines à ceux qui l'établissent ou le conservent, à peu près comme tous les hommes jouissent de la régularité des mouvements célestes sans en avoir aucune connaissance; et même plus l'ordre d'une Police ressemble par son uniformité à celui des corps célestes, plus il est insensible, et par conséquent, il est toujours d'autant plus ignoré qu'il est plus parfait. Mais qui voudrait le connaître et l'approfondir, en serait effrayé. Entretenir

Digitized by Google

perpétuellement dans une ville telle que Paris une consommation immense, dont une infinité d'accidents peuvent toujours tarir quelque source; réprimer la tyrannie des Marchands à l'égard du Public, et en même temps animer leur commerce; empêcher les usurpations mutuelles des uns sur les autres, souvent difficiles à démêler; reconnaître dans une foule infinie tous ceux qui peuvent aisément y cacher une industrie pernicieuse, en purger la société, ou ne les tolérer qu'autant qu'ils lui peuvent être utiles par des emplois dont d'autres qu'eux ne se chargeraient pas ou ne s'acquitteraient pas si bien; tenir les abus nécessaires dans les bornes précises de la nécessité qu'ils sont toujours prêts à franchir, les renfermer dans l'obscurité à laquelle ils doivent être condamnés et ne les en tirer pas même par des châtiments trop éclatants; ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer que punir et ne punir que rarement et utilement; pénétrer par des conduits souterrains dans l'intérieur des familles et leur garder les secrets qu'elles n'ont pas confiés tant qu'il n'est pas nécessaire d'en faire usage; être présent partout sans être vu; enfin mouvoir ou arrêter à son gré une multitude immense et tumultueuse et être l'âme toujours agissante, mais presque inconnue, de ce grand corps : voilà quelles sont en général les fonctions du Magistrat de la Police. Il ne semble pas qu'un homme seul y puisse suffire, ni par la quantité des choses dont il faut être instruit, ni par l'application qu'il faut apporter, ni par la variété des conduites qu'il faut tenir, et des caractères qu'il faut prendre : mais la voix publique répondra si M. d'Argenson a suffi à tout.

Sous lui la propreté, la tranquillité, l'abondance, la sûreté de la ville furent portées au plus haut degré. Il eût rendu compte d'un inconnu qui s'y serait glissé dans les ténèbres; cet inconnu, quelque ingénieux qu'il

Digitized by Google

fût à se cacher, était toujours sous ses yeux.... Il avait mérité que dans certaines occasions importantes l'autorité souveraine et indépendante des formalités appuyât ses démarches; car la Justice serait quelquefois hors d'état d'agir, si elle n'osait jamais se débarrasser de tant de sages liens dont elle s'est chargée elle-même.

C'est ainsi qu'une notice officielle et académique prenait un intérêt général et séduisait le grand public. Nécessairement, arrivé aux grandes figures du temps, au Père Malebranche, à Leibniz, à Newton, il élargit son cadre, fait revivre le penseur et le savant au moins autant que l'homme privé, le compatriote ou l'ami, et mêle dans son éloge les deux existences comme elle se sont mêlées dans la réalité. Après avoir passé en revue l'œuvre de l'auteur de la *Monadologie*, il esquisse sa psychologie intime, non sans quelque indiscrétion, mais qu'on lui pardonne en raison de l'esprit :

M. Leibniz ne s'était point marié; il y avait pensé à l'âge de cinquante ans; mais la personne qu'il avait en vue voulut avoir le temps de faire ses réflexions. Cela donna à M. Leibniz le loisir de faire aussi les siennes, et il ne se maria point.... Il s'entretenait volontiers avec toutes sortes de personnes, gens de cour, artisans, laboureurs, soldats. Il n'y a guère d'ignorant qui ne puisse apprendre quelque chose au plus savant homme du monde, et en tout cas, le savant s'instruit encore quand il sait bien considérer l'ignorant. Il s'entretenait même souvent avec les dames et ne comptait point pour

Digitized by Google

perdu le temps qu'il donnait à leur conversation. Il se dépouillait parfaitement avec elles du caractère de savant et de philosophe, caractères cependant presque indélébiles et dont elles aperçoivent bien finement et avec bien du dégoût les traces les plus légères. Cette facilité de se communiquer le faisait aimer de tout le monde. Un savant illustre qui est populaire et familier, c'est presque un prince qui le serait aussi.

Ce Leibniz légèrement déshabillé n'est pas pour déplaire à la curiosité humaine : Fontenelle le sait, il en use, et d'autant plus facilement que le grand homme dont il parle n'est en rien diminué par ces révélations : au contraire, à la fois très loin et très près du commun des hommes, il apparaît ainsi, grâce à son biographe, comme remplissant admirablement tout l'entre-deux qui s'étend entre le génie et le vulgaire. Mais, en thèse générale, l'auteur bâtit ses *Éloges* en véritable écrivain du XVIIe siècle plutôt préoccupé de morale et de l'homme en général que de l'individu. Là encore, il porte quelque marque des premiers temps où il a vécu, pensé, vu vivre et penser autour de lui. Bref, ce ne sont pas, à proprement parler, des Éloges scientifiques, ce sont des « Vies » d'hommes plus ou moins illustres.

Ne nous y trompons d'ailleurs pas. Loin d'aller, ce faisant, à l'encontre de son œuvre de vulgarisation scientifique, Fontenelle l'agrandissait et la consolidait. Strictement, il y a moins de science théo-

Digitized by Google

rique dans ces notices biographiques que dans la *Pluralité* ou les *Préfaces* qu'il a mises à ses deux *Histoires de l'Académie* (1708-1733) ou aux *Infiniment Petits* du Marquis de l'Hôpital (1696), mais il s'y propose le même objet s'il l'atteint par d'autres voies. Montrer que ces savants étaient des hommes comme les autres, avec leurs désirs, leurs passions, leurs chagrins, leurs misères; rendre sympathiques ces figures que l'isolement, sans compter un reste des idées du moyen âge, faisait quelque peu mystérieuses; parler d'elles naturellement, tout en marquant l'éminence qui les distingue, acclimater des noms et des physionomies, révéler à la foule ce monde savant qui pense pour elle, c'était aussi vulgariser la science. Fontenelle ne faussait pas son rôle, il le perfectionnait. Son style, tout en se ressouvenant de temps en temps de ses anciennes amours, avait fait un effort heureux vers la clarté et s'était acheminé, à mesure qu'il fallait à ce qu'il écrivait moins de finesse et plus de force, vers une netteté sans sécheresse. On s'apercevait de plus en plus, d'abord et comme il disait, « qu'il tâchait toujours de s'entendre », ensuite qu'il tenait définitivement le secret de dispenser aux autres ses clartés, sachant faire sa phrase tour à tour noble ou familière, toujours limpide, illuminant ou résumant tout d'un coup un développement ingrat par une formule ou une

Digitized by Google

image synthétique, qui a l'air quelquefois de tout briser et qui au contraire resserre tout, aboutissant enfin à une prose d'un charme sévère qui la faisait digne contemporaine de la prose de Montesquieu. Et le vernis qui semble la revêtir est la mesure de tous les progrès.... et de tous les sacrifices que Cydias a dû accomplir.

*
* *

En exécutant aussi brillamment une œuvre aussi vaste et aussi délicate que celle qui consiste à familiariser le public avec les grandes idées et les hypothèses émises par les savants dans tous les genres; en se faisant un aussi universel et aussi ingénieux metteur en œuvre, Fontenelle a pris place parmi ceux à qui l'esprit humain est peut-être le plus redevable. Partout et toujours et de plus en plus, il y aura des lettrés et des curieux qui se contenteront fort bien de ne savoir que les choses générales. Ils ne veulent pas apprendre l'hébreu, le syriaque, s'initier à la critique minutieuse des textes, s'attaquer philologiquement au problème de l'authenticité des *Évangiles* et du livre d'Hénoch, lire l'*Augustinus* et se perdre dans la question embrouillée de la grâce, mais ils veulent savoir les résultats derniers auxquels sont parvenus ceux qui ont fait

Digitized by Google

ces études : c'est pour eux que Pascal fait ses *Provinciales* et que Renan écrit les *Origines du Christianisme*. Ils ne veulent pas se perdre dans le dédale des lois romaines, de la coutume et de la jurisprudence comparée, mais veulent savoir là-dessus tout uniment ce qu'en doit savoir l'honnête homme, et ils furent et sont satisfaits d'avoir l'*Esprit des Lois*. Ils consentent à ignorer les procédés du savant, son outillage, sa technique, son laboratoire matériel et intellectuel, mais non pas les vérités générales et les méthodes : c'est pour eux que Buffon, Cuvier, Humboldt ont travaillé. Et la création toute récente d'une *Bibliothèque de vulgarisation scientifique* (1903) suffirait à montrer la permanence de ce désir, qui est un besoin.

Pascal, Montesquieu, Buffon, Renan, envisagés en tant que *littérateurs*, c'est-à-dire vulgarisateurs d'idées, religieuses, juridiques, scientifiques ou autres, jusque-là confinées dans les cabinets des spécialistes, telle est la famille d'esprits dans laquelle il convient, croyons-nous, de ranger le Fontenelle que nous venons d'étudier et dont il est juste de lui faire partager la gloire. On la lui refuse généralement au nom du goût ; mais outre qu'on pourrait montrer, si c'en était le lieu, que « le goût d'une époque n'est pas toujours en raison du nombre d'idées qui y circulent et y fermentent et qu'il y a des temps où il

Digitized by Google

peut s'altérer et disparaître pendant que le fond de l'esprit humain va toujours croissant parmi les hommes », nous avons assez prouvé, je suppose, que ces « agréments » de la forme avaient fortement contribué, selon l'expression de Grimm, à « étendre les limites de la lumière et l'amour de la vérité ». N'y a-t-il pas de ces moissons abondantes où les fleurs, bleuets ou coquelicots, se mêlent tout naturellement aux épis mûrs ? Fontenelle est aussi naturel qu'il pouvait l'être étant aussi ingénieux; plus d'un savant s'est trouvé heureux d'être ainsi « éclairci »; et, à y regarder de près, cette opinion qu'il manque de simplicité est venue des critiques plus que des lecteurs, des gens de lettres plus que des gens du monde, de la réflexion plus que du sentiment.

C'est donc être trop sévère à son égard, et, par suite, c'est être injuste. Car enfin, si, en tant que penseur et en tant qu'artiste surtout, Fontenelle est au-dessous des génies à qui nous l'apparentons, il les dépasse sur un autre point. Ils vulgarisaient uniquement leur spécialité; Fontenelle les vulgarisait toutes et, réalisant déjà une des pensées favorites d'Auguste Comte, il inaugurait une spécialité remarquable, la *spécialité des généralités*. Quand Ballanche, écrivant à Ampère, souhaitait une sorte de Cours « bien fait pour réussir » où on embrasserait toutes les sciences, mais où on n'enseignerait que ce qui

Digitized by Google

serait suffisant pour ne pas y être étranger, où l'on saisirait les faits généraux pour faire apercevoir les points de contact, c'était tout simplement un second Fontenelle qu'il désirait au XIXe siècle; et quand le fondateur même du positivisme demandait qu' « une classe nouvelle de savants, préparés par une éducation convenable, sans se livrer à la culture spéciale d'aucune branche de la philosophie naturelle, s'occupât uniquement, en considérant les différentes sciences positives dans leur état actuel, à déterminer exactement le cadre de chacune d'elles et à découvrir leurs relations et leur enchaînement », il faisait lui aussi rétrospectivement le portrait de Fontenelle. Le duc de Nivernais répondant à Séguier, ne disait pas autre chose quand il décernait à son prédécesseur « la palme de l'universalité ». Et enfin, un léger détail plus que toutes ces paroles marque ce caractère de la vulgarisation de notre auteur : lorsque Pontchartrain dresse, dans une lettre à l'abbé Bignon, la liste des nouveaux membres de l'Académie des Sciences, il a soin d'indiquer le genre d'études propres à chacun : un tel est géomètre, un autre botaniste, un autre « méchanicien ». Arrivé au sieur de Fontenelle, ne lui en trouvant pas (et pour cause), il écrit tout simplement « secrétaire ». La fonction exige des aptitudes universelles et Fontenelle est en effet l'homme de la fonction, « lui qui possède à un degré éminent »,

Digitized by Google

dit l'abbé Du Bos avec un sens tout à fait remarquable de ce qu'est en son fonds la littérature, « le talent le plus précieux dont un homme de lettres puisse être revêtu, je veux dire le don de mettre à la portée de tout le monde toutes les connaissances, même les plus abstraites ».

De telle sorte que, nous remémorant ce qu'il a fait pour rendre la raison d'un usage commun, l'introduire dans tous les domaines et dans tous les esprits, pour faire sortir l'humanité de la phase théologique aussi bien que de la phase métaphysique et y joignant cette réalisation anticipée (ou, si l'on veut, cet essai de réalisation) d'une des vues maîtresses de Comte, nous rappelant aussi le « positif » qu'il fut, dans le sens le moins noble du mot, et notant enfin cette coïncidence curieuse que le fameux *Discours sur l'Esprit positif* a été écrit pour servir de préambule à un *Traité philosophique d'Astronomie populaire*, nous avons le droit de dire, je pense, résumant d'un mot tout cet effort, que Fontenelle a contribué remarquablement à donner à l'esprit humain la première secousse positiviste dont il se soit ressenti au point de changer presque de nature : nous dirions même de cette secousse qu'elle est déjà à bien des égards « comtiste » s'il n'y avait dans la philosophie de Comte deux moments et comme deux versants, dont le deuxième, qui mène

Digitized by Google

de la science à l'action et qui est dominé plus par le sentiment que par la raison, n'a rien à faire ici.

Que l'esprit humain fût profondément transformé, on le vit bien aux effets de cette vulgarisation qui s'épandirent, pour ainsi parler, en cercles concentriques de rayon de plus en plus grand.

L'intelligence féminine, d'abord, devint tout autre. Entre la génération des femmes qui a vu les vrais beaux jours du règne de Louis XIV, applaudi les chefs-d'œuvre classiques à leur apparition et fait leur part, sans aucune inquiétude, à la religion, à la science, à l'art et au monde, et la génération qui lira Jean-Jacques, s'éprendra pour la nature d'un sentiment romanesque, et, tout au rebours de l'autre, dressera des autels à la passion, il y a les femmes qui ont lu La Bruyère, Malebranche et surtout Fontenelle, car lui surtout pensa à elles et comprit quel facteur important elles pouvaient être (Comte pensait de même) dans toute révolution de l'esprit. Mme de Staal-Delaunay, Mme Geoffrin les représentent assez bien, avec leur raison supérieure à leur savoir, leur intelligence cultivée plus par la réflexion que par l'étude, leur force pour s'affranchir, quelle que soit la matière, des opinions peu fondées et pour accueillir sans effort, élégamment, avec un sourire, le tourbillon d'idées souvent paradoxales d'où allait sortir ce qu'on appela l'esprit philosophique. Ce

Digitized by Google

n'est pas sans raison que Fontenelle avait institué Mme Geoffrin sa légataire universelle : il la sentait fille de son esprit, ayant du bonheur et de la bienfaisance la même idée que lui, prudente et pudique, toujours en garde contre la sensibilité au point de se livrer à elle-même de perpétuels combats, car enfin, elle était femme.... Et quant à Mme de Staal, ce qui commença sa réputation alors qu'elle n'était encore que Mlle Delaunay, ce fut une lettre qu'elle écrivit à Fontenelle et qui est tout imprégnée de l'influence du destinataire. Une demoiselle Testart avait répandu le bruit que le diable menait grand bruit chez elle pendant qu'elle dormait. Comme eût fait, de nos jours, un reporter curieux, l'auteur des *Oracles* était allé à une de ces séances, désireux sans doute de se convaincre encore une fois et *de visu* que, malgré les philosophes, la crédulité et l'audace ne perdent jamais leurs droits. A la sortie, avec sa prudence ordinaire il avait réservé son jugement. Sur quoi il reçut les lignes suivantes :

En 1713.

Monsieur,

L'aventure de Mlle Testart fait moins de bruit que le témoignage que vous en avez rendu. La diversité des jugements qu'on en porte m'oblige à vous en parler. On s'étonne, et peut-être avec quelque raison, que le destructeur des oracles, que celui qui a renversé

Digitized by Google

le trépied des sibylles se soit mis à genoux devant le lit de Mlle Testart. On a beau dire que les charmes, et non le charme de la demoiselle, l'y ont engagé; ni l'un ni l'autre ne valent rien pour un philosophe. Aussi chacun en cause. Quoi! disent les critiques, cet homme qui a mis dans un si beau jour des supercheries faites à mille lieues loin et plus de deux mille ans avant lui, n'a pu découvrir une ruse tramée sous ses yeux? Les partisans de l'antiquité, animés d'un vieux ressentiment, viennent à la charge. Vous verrez, disent-ils, qu'il veut encore mettre les prodiges nouveaux au-dessus des anciens. Enfin les plus raffinés prétendent que, en bon Pyrrhonien, trouvant tout incertain, vous croyez tout possible. D'un autre côté, les dévots paraissent fort édifiés des hommages que vous avez rendus au diable. Ils espèrent que cela pourra aller plus loin. Les femmes aussi vous savent bon gré du peu de défiance que vous avez montré contre les artifices du sexe. Pour moi, monsieur, je suspens mon jugement jusqu'à ce que je sois mieux éclaircie. Je remarque seulement que l'attention singulière que l'on donne à vos moindres actions est une preuve incontestable de l'estime que le public a pour vous; et je trouve même dans sa censure quelque chose d'assez flatteur pour ne pas craindre que ce soit une indiscrétion de vous en rendre compte. Si vous voulez payer ma confiance de la vôtre, je vous promets d'en faire un bon usage. J'ai l'honneur d'être, etc....

J'aurai l'honneur, mademoiselle, — lui écrivit alors Fontenelle, — de vous répondre la même chose que je répondis à un de mes amis qui m'écrivit de Marly, le lendemain que j'eus été chez l'*Esprit*. Je lui mandai que j'avais entendu des *bruits* dont je ne connaissais pas la méchanique; mais que, pour décider, il faudrait un examen plus exact que celui que j'ai fait, et le répéter.

Digitized by Google

Je n'ai point changé de langage; mais parce que je n'ai point décidé absolument que c'était un artifice, on m'a imputé de croire que c'était un lutin; et comme le public ne s'arrête pas en si beau chemin, on me l'a fait dire. Il n'y a pas grand mal à cela. Si l'on m'a fait le tort de m'attribuer un discours que je n'ai pas tenu, on m'a fait l'honneur d'avoir de l'attention sur moi et l'un ira pour l'autre. Je n'ai point cru que d'avoir décrié les vieilles prophétesses de Delphes, ce fût un engagement pour détruire une jolie fille vivante et dont on n'avait jamais parlé qu'en bien. Si cependant on trouve que j'ai manqué à mon devoir, une autre fois je prendrai un ton plus impérieux et plus philosophique. Il y a longtemps qu'on me reproche mon peu de sévérité. Il faut que je sois bien incorrigible puisque l'âge, l'expérience et les injustices du monde n'y font rien. Voilà, mademoiselle, tout ce que je puis vous dire sur l'*Esprit* qui m'a attiré une lettre que je le soupçonnerais fort d'avoir dictée, puisque enfin je ne suis pas éloigné d'y croire. Quand il me viendra aussi un démon familier, je vous dirai avec plus de grâces et d'un ton plus ingénieux, mais non pas avec plus de sincérité, que je suis très parfaitement, mademoiselle, votre, etc....

La lettre de la femme, par sa manière si particulière, nous donne déjà la mesure et le ton de l'influence que Fontenelle exerçait sur elles; mais, en même temps, par la situation qu'elle résume, par tous les bruits dont elle se fait l'écho, par la réponse même qu'elle suscite, nous voyons que l'œuvre de l'auteur ainsi morigéné parce qu'il semble avoir failli aux principes qu'il propage, avait porté encore plus loin que les cerveaux féminins et nous aperce-

Digitized by Google

vons toute une série de « mondes » où elle a pénétré, qu'elle remue et même qu'elle passionne.

L'esprit français tout entier se trouvait en effet modifié. Les lumières, comme on dit, qui se composent de notions plus exactes sur la nature humaine et sur le système du monde, d'une observation plus attentive et d'une compréhension plus complète des phénomènes, c'est-à-dire d'une connaissance plus scientifique de ce perpétuel enchaînement de causes et d'effets qu'est l'univers, — les lumières augmentaient, et si les esprits se libéraient de vieux préjugés, si Duclos peut constater vers 1750 « une certaine fermentation de raison universelle », on le devait certainement en grande partie à l'atmosphère qu'avait créée la *Pluralité*, aidée des *Éloges* et de la *Digression*, et plus encore à la personne même de leur auteur, qui, toujours hors de chez lui, parlait partout, redisant ses pensées favorites. Grâce à cette sorte de propagande intellectuelle, qui est comme un besoin de sa nature, il avait collaboré plus qu'aucun autre à la transformation des conversations, dont à peu près tous les thèmes se trouvaient renouvelés. Si chez Mme de Montausier ou chez Mme de La Fayette, jadis, il avait su parler, et à propos, d'art et de poésie, de l'affaire du *Télémaque* ou de l'aventure académique de l'abbé de Saint-Pierre, il n'avait pas hésité, chez Mme de

Digitized by Google

Tencin ou chez Mme Geoffrin, élevant avec lui son auditoire, à lancer dans des discussions de philosophes des lettrés et des hommes de cour. Par ses souvenirs, ses anecdotes, ses mots de revenant, il évoquait le grand siècle, sa majesté, ses élégances, ses futilités, mais jamais pour lui sacrifier les temps nouveaux dont il se sentait un peu le père. Une quantité de brochures, lettres, réflexions, « entées sur celles de M. de Fontenelle », montraient assez que, des salons ou du livre, ses idées, parlées ou écrites, étaient passées aux cafés, aux écoles, et avaient fini par flotter, anonymes, clarifiées et légères, dans l'air où chacun les respirait.

L'Europe elle-même ne fut pas sans y gagner. Fontenelle n'avait pas trente ans que déjà, dans la *Pluralité des Mondes*, il croit à l'existence d'un génie européen fait de justesse, de sens critique, de méthode, que Descartes avait en quelque sorte créé et qui fait par delà les frontières et au-dessus d'elles comme une République des Esprits. Ce génie, il contribue à le fortifier par ses œuvres propres, par les communications qu'il institue et favorise entre les diverses Académies, par les correspondances qu'en sa qualité de secrétaire perpétuel, il entretient avec les principaux savants, avec Gottsched de Leipzig, avec le chevalier Hans Sloane de la Société Royale de Londres, avec S'Gravesande de

Digitized by Google

La Haye, avec Vernet de Genève. Vraiment, selon le jugement de Garat, « les attributs éminents de son esprit, étrangers à son premier siècle, devenaient par lui ceux du second ». L'esprit européen, entre 1700 et 1750, fut en effet scientifique et littéraire avant de devenir politique et social. Mais qu'on le remarque : il ne put être ceci que parce qu'il avait été cela. On ne put discuter de l'existence, du bonheur des peuples, du meilleur régime social, que le jour où la majorité des individus eut atteint le libre développement de sa raison et de sa conscience. « La grande nouveauté n'est pas, écrivait Tocqueville, que la Révolution française ait conçu et répandu les idées qu'elle a produites, c'est que tant de peuples fussent arrivés au point que de telles maximes pussent si facilement être admises. » Si cela fut possible, si l'Europe atteignit cette maturité, c'est sans doute et immédiatement grâce aux Encyclopédistes, grâce surtout au cosmopolitisme politico-littéraire de Rousseau, mais avant lui et plus radicalement, grâce à cet accroissement prodigieux de connaissances scientifiques, à des habitudes nouvelles de pensée juste qui lui étaient venues précisément par le canal de Fontenelle. « Une nation qui aurait pris sur les autres une certaine supériorité dans les sciences s'apercevrait bientôt que cette gloire ne serait pas stérile », dit-il quelque part; il

Digitized by Google

se trouvait donc pour quelque chose dans la constitution — saine ou défectueuse, il n'importe ici — d'une tête de 1789, c'est-à-dire dans la discipline mentale de tout le siècle, à l'intérieur et même hors de l'occident européen.

*
* *

Ainsi énumérés pour obéir aux nécessités de l'analyse, ces effets de l'œuvre de Fontenelle peuvent paraître divers. En réalité toutes ces idées particulières, les unes négatives, les autres positives, les unes construisant, les autres détruisant, qui pénètrent peu à peu et partout les cerveaux, ne sont que la monnaie, si je puis dire, d'une seule idée éminemment compréhensive et éminemment générale à la formation et à la diffusion de laquelle tous les efforts de notre auteur viennent aboutir, l'IDÉE DE PROGRÈS. Il ne s'agit pas ici d'en faire l'histoire ou d'en discuter la valeur philosophique, mais simplement de préciser, autant que possible, la part qui revient à Fontenelle dans sa constitution et sa propagation.

Or, quelle que soit la valeur intrinsèque des textes fameux que l'on a l'habitude de réunir quand on cherche dans le passé les premiers symptômes de cette croyance dans le Progrès, qui est devenue la

Digitized by Google

vraie foi des temps modernes, passages de Platon, de Sénèque, de Pline ou du *Dialogue des Orateurs*, de Saint-Augustin, des deux Bacon, de Descartes ou même de Pascal, il faut reconnaître que l'idée ne se dégage jamais très nettement : chez les Anciens, elle est gênée par la théorie des trois âges qui met à l'origine du monde la phase heureuse de l'humanité ; chez les Chrétiens, elle est gênée par le dogme de la chute qui, tout en permettant à l'homme d'entrevoir une possibilité de perfection, lui interdit de se racheter entièrement ; et chez la plupart des Modernes, elle est gênée par la comparaison que l'on s'obstine à établir entre les littératures de jadis et d'à présent et par la question plus étroite encore des beautés d'Homère. Chez Pascal même, le premier qui semble avoir conçu le progrès sous sa forme moderne, et qui en a parlé en termes d'une poétique grandeur, nous ne trouvons pas spécifiées assez clairement quelles « connaissances » sont susceptibles de progresser et nous y trouvons en revanche cette notion, confuse et fausse, qu'il fallait éliminer, à savoir qu'il arrive dans la succession des hommes la même chose que dans les âges différents d'un particulier. Un homme grandit, vieillit et dégénère, mais non pas l'humanité. Pour que l'idée de Progrès se détachât donc en pleine lumière, qu'elle fût libérée de ses entraves, qu'elle s'imposât à tous

Digitized by Google

avec la clarté de l'évidence, il fallait l'isoler aussi bien des choses de la religion que des choses de l'art et prendre une position exclusivement scientifique : c'était par les sciences seules que l'esprit moderne avait des chances de se constituer en propre, c'était la notion de progrès intellectuel qu'il fallait tout d'abord uniquement et indiscutablement établir, et, quitte à greffer sur elle, mais plus tard, l'idée de progrès matériel, moral, politique ou même esthétique, il fallait s'en tenir à l'idée de Progrès scientifique.

Bacon et les Cartésiens de la première génération l'avaient bien vu, mais, ou bien ne l'avaient pas dit expressément, ou bien — la *Querelle* le prouve — n'avaient pas été compris, s'étant exprimés en latin. Instruit par eux, instruit surtout par les faits, par la supériorité scientifique que les Modernes prenaient de jour en jour sous ses yeux, Fontenelle résolut d'être plus affirmatif. Ici encore, comme sur les autres points particuliers, son rôle fut de clarifier la question tout en la précisant. Le Progrès, tel qu'il le conçoit et tel qu'il désire qu'on le conçoive, ce n'est pas le progrès moral et toujours relatif des Pères de l'Église, ce n'est pas le progrès politique et social de Turgot et de Condorcet, c'est le progrès scientifique. Prises à part, les générations humaines sont toutes égales à très peu près, mais, à mesure qu'elles arrivent

Digitized by Google

sur la scène du monde, les dernières venues, profitant de tout le travail scientifique accumulé et montant, en quelque sorte, sur les épaules des précédentes, y voient mieux qu'elles et plus loin.

Voilà son idée véritable, comme le montre son abstention dans la *Querelle* lorsque, avec Mme Dacier et La Mothe, elle devint uniquement et étroitement littéraire, voilà son idée véritable, et voilà en effet la seule affirmation que l'homme puisse se permettre ; c'est elle que Fontenelle mûrissait depuis la vingtième année, pour elle seule qu'il travaillait sans cesse malgré la diversité apparente de ses directions : elle est l'une de ses synthèses. Qu'il ait, dans la *Digression*, faussé son raisonnement en généralisant outre mesure, c'est exact. Mais il n'en ressort pas moins, et de cette même *Digression* en sa partie juste et de toute l'œuvre de vulgarisation que nous venons de parcourir, que son effort réel, constant et méritoire, et dont il serait superflu de montrer l'utilité, la fécondité et la grandeur, fut d'*aider l'Idée de Progrès à se constituer exclusivement sur une base scientifique.*

Or s'il a pu ainsi persuader à l'homme que, dans un domaine au moins, mais dans un domaine sans limites, son ascension est continue, que là vraiment il n'est produit que pour l'infinité, s'il a pu contribuer à ouvrir sur l'avenir ce merveilleux

Digitized by Google

portique, c'est qu'il avait aussi fait, par ailleurs, une série de découvertes, originales cette fois, qu'il nous faut maintenant démêler ; c'est qu'il avait fini par avoir de la « Science » une idée telle qu'il lui était désormais possible de faire reposer délibérément sur elle la foi dans le Progrès.

Digitized by Google

Digitized by Google

III

LE PHILOSOPHE ET LE SAVANT

Il y a parmi les savants ceux qui sont organisés pour ignorer le moins possible et ceux qui, dépassant ce qu'ils apprennent, y surajoutent le fruit de leur pensée propre, le résultat original de leurs méditations : il y en a qui sont faits pour savoir, d'autres pour penser. La plupart des critiques et historiens de la littérature qui se sont occupés de Fontenelle (et il faudrait dire tous si M. Brunetière n'avait commencé à remettre enfin les choses au point), la plupart, dis-je, l'ont plutôt rangé dans la première catégorie que dans la seconde : ils lui ont sans doute accordé le talent d'avoir su propager les idées des autres et de les avoir propagées avec quelque grâce, d'avoir découvert, non pas quoi que ce soit dans les sciences, mais seulement le style

Digitized by Google

qui les a répandues, bref d'avoir été le vulgarisateur éminent que nous avons dit; mais aller plus loin, reconnaître en lui cette faculté distincte qui permet l'invention et la création, qui est la marque du penseur original, non seulement ils ne l'ont pas fait, mais encore ils auraient accueilli avec un sourire quelque peu ironique celui qui eût essayé de le faire : car la tentative paraît bien audacieuse et bien vaine qui consiste à chercher du « génie » à Cydias!

Et nous savons bien qu'en ces matières une erreur d'optique est toujours possible; que l'on risque de voir trop grand après d'autres qui ont vu trop petit. Mais enfin, il faut se rendre à l'évidence et aux textes. Ce n'est pas sans un gain privé que Fontenelle a pris part au commerce des idées, ce commerce où « celui qui s'enrichit est le plus souvent celui qui donne »; ce n'est pas sans réflexion personnelle qu'il a parcouru, pendant quatre-vingts ans et plus, le monde de la pensée, et, en particulier, ce monde où s'ébauchait, sans ordre encore et sans rigueur, la pensée scientifique. Si, comme il l'a dit quelque part, « on peut savoir l'histoire des pensées des hommes sans penser soi-même », ce n'a certes pas été son cas; et si vraiment le génie consiste à apercevoir soit entre des phénomènes, soit entre des idées, disparates en apparence, des rapports nouveaux capables d'unifier fortement la diversité

Digitized by Google

qui répugne à l'esprit, de poursuivre profondément ces rapports, de les coordonner, de les exprimer et ainsi de reculer les limites humaines, Fontenelle en a eu. Esprit informé, attentif et pénétrant, il a vu là où les autres ne voyaient pas encore. Nous ne devons pas arrêter son compte, vis-à-vis de la postérité et limiter sa gloire au rôle qu'il a joué comme vulgarisateur, bien qu'enfin il y ait dans cette mise en ordre de matières ingrates et brutes quelque chose du génie de l'architecte ou de l'ingénieur. Véritablement, sur deux ou trois points, il s'est hautement dépassé lui-même.

Sans doute, celui qui aurait entrepris de faire l'inventaire détaillé des vues originales que l'on rencontre à chaque pas dans l'œuvre de Fontenelle, devrait majorer ce chiffre et de beaucoup. Il trouverait, dans la *Vie de Monsieur Corneille avec l'histoire du Théâtre Français jusqu'à lui et des Réflexions sur la Poétique*, ouvrage que Fontenelle écrivit en 1685 et perfectionna jusqu'en 1742, dans le *Discours sur la nature de l'Églogue* (1688) que nous avons déjà cité et qui est comme une illustration avant la lettre de la *Digression*, dans le *Parallèle entre Racine et Corneille* (1693), dans des Remarques ébauchées *Sur l'histoire* ou *Sur quelques comédies d'Aristophane et sur le Théâtre Grec*, il trouverait, dis-je, une mine extraordinaire d'aperçus tant particuliers

Digitized by Google

que généraux, qui étaient en leur temps et demeurent une contribution précieuse à l'histoire des lettres. Il va sans dire que le plus souvent ces études forment boulet : elles visent les Anciens et leurs partisans, c'est de la polémique. Mais c'est une polémique qui, en cherchant l'argument frappant, découvre, sans effort, des interprétations séduisantes et de savoureux rapprochements, et qui, de critique au sens étroit du mot, devient de la critique au sens large. Par exemple, Fontenelle voit très bien que le meilleur moyen et le plus simple de faire l'éloge de Pierre Corneille, c'est de « représenter en quel état se trouvait le Théâtre français lorsque les ouvrages de M. Corneille commencèrent à y paraître » ; et il fait cette histoire depuis les fableaux, les mystères, les farces et les sotties jusqu'à Hardy, Mairet et Rotrou, s'arrêtant avec une complaisance qui honore son goût sur ce premier chef-d'œuvre de notre scène comique qu'est la *Farce de Pathelin*. Et quant à la *Vie* même de Corneille et aux *Réflexions sur la Poétique*, outre qu'elles sont, l'une très précise et très émue, les autres très pleines et, souvent, très amusantes, elles offrent un autre genre d'intérêt, étant en quelque sorte la contre-partie des idées de Boileau. Celui-ci, on le sait, songe toujours à Racine lorsqu'il énonce les règles de l'art dramatique ; Fontenelle songe à Corneille. Et nous avons,

Digitized by Google

en rapprochant leurs jugements, la source première de ce parallèle éternel. — Quand, ailleurs, ce même Fontenelle fait ce qu'il appelle « l'histoire de l'histoire », il aboutit à des constatations que nous croyons toutes contemporaines de nous, à savoir qu'il y a dans les événements des « liaisons nécessaires, mais cachées », et que « ce sont ces liaisons que nous devons principalement tâcher d'attraper, mais sans négliger en même temps d'observer ce que la nature y a mis du sien. » — Sur Aristophane, qu'il admire profondément, sur Euripide, sur Théocrite, sur Virgile, il a des appréciations qui nous agréent d'autant plus qu'on les sent fondées sur la connaissance du texte original. C'est parce qu'il est allé à la source qu'il est parfois si intéressant et si fécond. C'est parce qu'il a lu de près les *Syracusaines* et le *Cyclope*, les idylles de Bion et de Moschus, les *Bucoliques*, même les Eglogues de Calpurnius et de Nemesianus, les Italiens des xve et xvie siècles, toutes les *Bergeries* d'Honoré d'Urfé, de Racan, de Segrais, qu'il en arrive, critiquant les uns et approuvant les autres, tout Parisien et tout mondain qu'il est, à se faire de la poésie pastorale une idée personnelle, curieuse, où l'art et la nature essaient de se concilier. « Entendre parler de brebis et de chèvres, des soins qu'il faut prendre de ces animaux, cela n'a rien par soi-même qui

Digitized by Google

puisse plaire, dit-il : ce qui plaît, c'est l'idée de tranquillité attachée à la vie de ceux qui prennent soin des brebis et des chèvres. » La preuve en est qu'on n'aime guère à rencontrer dans les Eglogues des laboureurs, des moissonneurs, des vignerons, des pêcheurs : ils peinent trop. Les bergers au contraire mènent la vie la plus paresseuse de toutes, et c'est pourquoi nous en aimons la représentation. Mais trop de rusticité comme trop de raffinement gâteraient notre plaisir : il y aura donc une mesure dans l'esprit que peuvent avoir des bergers et dans leur façon de dire :

Il en va, ce me semble, des Eglogues comme des habits que l'on prend dans des Ballets pour représenter des Paysans. Ils sont d'étoffes beaucoup plus belles que ceux des Paysans véritables : ils sont même ornés de rubans et de points, et on les taille seulement en habits de Paysans. Il faut aussi que les sentiments dont on fait la matière des Eglogues, soient plus fins et plus délicats que ceux des vrais Bergers; mais il faut leur donner la forme la plus simple et la plus champêtre possible.

Le critique littéraire, si bien doué, mourut jeune chez Fontenelle, mais non sans s'être fait une renommée légitime qu'un apologiste consciencieux ne saurait oublier. Il devrait aussi, à plusieurs reprises, saluer au passage des idées qui depuis ont fait leur chemin, des idées de physiologiste sur

Digitized by Google

l'influence des climats, théorie déjà ancienne, mais qu'il clarifiait, comme pour lui permettre de s'épanouir successivement chez Montesquieu, chez l'abbé Du Bos et chez Taine, ou des idées, étonnantes pour l'époque, sur la génération spontanée, plutôt contre elle :

Tous les animaux qui paraissent venir ou de pourriture ou de poussière humide et échauffée, ne viennent que de semences que l'on n'avait pas aperçues.... Jamais il ne s'engendra de vers sur la viande où les mouches n'ont pu laisser de leurs œufs. Il en va de même de tous les autres animaux que l'on croit qui naissent hors de la voie de la génération. Toutes les expériences modernes conspirent à nous désabuser de cette ancienne erreur, et je me tiens sûr que, dans peu de temps, il n'en restera plus le moindre sujet de doute.

Il rencontrerait dans les fragments posthumes d'un *Traité de la Raison humaine* des idées de psychologue observateur et minutieux sur la formation des concepts et leur rôle dans la vie intellectuelle, sur les données de nos sens avec des références au cas des aveugles-nés, et, sous le titre de *Connaissance de l'Esprit humain*, une ébauche remarquable d'une théorie de l'intelligence, tirée à la fois et de l'organisation physique et morale de l'homme et des chefs-d'œuvre déjà créés, déjà consacrés par l'assentiment universel. A cent ans, Fontenelle peignait encore,

Digitized by Google

par une grande image que nous a transmise Garat, la puissance qu'une pareille théorie exercerait : « Elle sera, disait-il, le grand luminaire suspendu entre le bon sens, commun à tous les hommes, le génie des beaux-arts et le génie des sciences, elle les rapprochera, elle les unira, en leur faisant voir comment ils sortent des mêmes sources ». Même le lecteur méticuleux que nous imaginons ne devrait pas s'étonner de trouver çà et là, principalement dans ce que l'auteur appelait *Ma République*, des rêveries de sociologue, où des notions d'égalité et des plans d'organisation judiciaire dont la fortune est prochaine se démêlent difficilement à travers un fouillis de chimères que l'abbé de Saint-Pierre, à qui peut-être elles appartiennent, n'eût pas désavouées. Et il conclurait que Fontenelle était vraiment universel; que si, dès sa jeunesse et par nature, il s'intéressait à tout ce qui est de l'esprit, il a vécu conformément à sa nature; qu'il eût été un moraliste, un critique, peut-être un sociologue de valeur; qu'il n'a pas paru tout ce qu'il était; qu'il n'a pas été tout ce qu'il pouvait être; mais qu'il mérite bien l'épithète d'esprit penseur que Bayle lui décernait.

Pourtant, quel que soit le mérite de ces aperçus, ils sont encore, les uns trop vagues, les autres trop particuliers pour permettre d'élever Bernard Le Bovier de Fontenelle à la place que nous revendi-

Digitized by Google

quons pour lui. Nous n'avons le droit d'y prétendre, notre ambition de le replacer sur le sommet où l'a vu plus d'un demi-siècle n'est légitime que si nous pouvons vraiment lui faire honneur d'une ou plusieurs de ces vues superbement unificatrices qui confèrent au monde sensible une organisation intelligible, un de ces efforts heureux de l'activité intellectuelle pour comprendre les phénomènes et pour les unifier. Or il y en a.

Fontenelle a découvert, en prenant le mot dans son sens strictement étymologique, en même temps qu'il a propagé trois grandes idées qui, précisément, ont aidé l'esprit humain à débrouiller le chaos des apparences sensibles, à saisir cet univers qui lui paraissait mystérieux et tout rempli de forces occultes, en un mot, à faire la science ; car la science n'est pas autre chose que « la marche de l'esprit transformant par degrés l'abondance confuse des sensations primitives en un système de connaissances bien ordonnées et bien liées : elle n'est pas autre chose que le passage du multiple à l'un, de l'incohérent à l'intelligible ». Et, tout en nous promettant de revenir plus loin en détail sur chacune de ces idées, d'élucider la question de leurs origines et de préciser la nature de cette paternité que nous attribuons à Fontenelle, nous les nommerons immédiatement. Ce sont :

Digitized by Google

D'abord cette idée que tout dans la nature est soumis à des lois ;

Puis cette autre, que toutes les sciences se tiennent et se pénètrent, n'étant respectivement que les cas particuliers d'une science unique ;

Que celle-ci enfin ne doit être et ne sera pas autre chose que la coordination de tous les phénomènes par des rapports mathématiques.

On peut voir ces trois notions naître et prendre corps peu à peu dans son cerveau et sous sa plume, et venir s'insérer, moëllons puissants et, pour ainsi parler, angulaires, dans l'édifice qui se bâtissait.

*
* *

Ces idées, reconnaissons-le avant tout, émanent en ligne directe du cartésianisme scientifique ; elles en sont les descendantes légitimes et il est certain que, sans lui, elles n'auraient pas vu le jour : comme en bien d'autres matières, Descartes est ici le grand aïeul. Mais il est non moins certain que, sans Fontenelle, elles ne l'auraient pas vu aussi tôt, car elles sont dues à la situation intellectuelle toute particulière dans laquelle il s'est trouvé, et, si nous en jugeons bien, au double conflit, finalement apaisé, dont son esprit fut le théâtre.

En premier lieu, cartésien convaincu et ardent,

Digitized by Google

ayant adopté du maître et la physique et la métaphysique, les « tourbillons » et le « plein », ayant bâti sur ces hypothèses les premiers ouvrages auxquels il dut quelque célébrité, il se voit obligé, et par loyauté scientifique et parce qu'il ne peut demeurer stationnaire lorsque tout marche autour de lui, de renier presque son culte. Le cartésianisme n'aura été qu'une religion passagère. Newton est venu qui a unifié les découvertes de Galilée et de Képler, qui au lieu du plein a mis le vide, au lieu des tourbillons l'attraction. Et dès lors, il se joue dans les ésprits un drame qui a sa grandeur, puisqu'il ne s'agit de rien de moins que de comprendre et d'expliquer l'univers. Les uns le veulent, les autres ne le veulent pas composé de matière subtile; pour ceux-ci, c'est la pression de la lune qui cause le flux de la mer; pour ceux-là, c'est la mer qui gravite vers la lune : vérité en deçà de la Manche, erreur au delà, ou inversement. Nul plus que Fontenelle ne sentit la beauté et ne pressentit la fécondité de l'hypothèse nouvelle et, bien que fidèle à Descartes envers et contre tous, fidèle au point d'écrire à quatre-vingt-quinze ans (1752) une *Théorie des Tourbillons*, tout en n'y croyant plus, il montre assez dans l'*Éloge de Newton* écrit par lui en 1727, en pleine maturité, qu'il a confronté les systèmes et tiré de leur comparaison la leçon supérieure et

Digitized by Google

scientifique qu'elle comporte. Il est, cet éloge, un monument unique de ferveur reconnaissante et de probité respectueuse, et le parallèle qui s'imposait entre Descartes et Newton a abouti, on va le voir, à une conciliation d'une éloquente impartialité :

Tous deux, dit-il, ont été des génies de premier ordre, nés pour dominer les autres esprits et pour fonder des Empires. Tous deux géomètres excellents ont vu la nécessité de transporter la géométrie dans la physique. Tous deux ont fondé leur physique sur une géométrie qu'ils ne tenaient presque que de leurs propres lumières. Mais l'un, prenant un vol hardi, a voulu se placer à la source de tout, se rendre maître des premiers principes par quelques idées claires et fondamentales, pour n'avoir plus qu'à descendre aux phénomènes de la nature comme à des conséquences nécessaires. L'autre, plus timide et plus modeste, a commencé sa marche par s'appuyer sur les phénomènes pour remonter aux principes inconnus, résolu de les admettre, quels que les pût donner l'enchaînement des conséquences. L'un part de ce qu'il entend nettement pour trouver la cause de ce qu'il voit. L'autre part de ce qu'il voit pour en trouver la cause, soit claire, soit obscure. Les principes évidents de l'un ne le conduisent pas toujours aux phénomènes tels qu'ils sont. Les phénomènes ne conduisent pas toujours l'autre à des principes assez évidents. Les bornes qui dans ces deux routes contraires ont pu arrêter deux hommes de cette espèce, ce ne sont pas les bornes de leur esprit, mais celles de l'esprit humain.

Le balancement même des louanges et des critiques est une preuve manifeste que, dans l'esprit de

Digitized by Google

Fontenelle, Descartes avait un rival. — En outre, principalement géomètre puisque cartésien, et adepte né, si je puis dire, de la méthode à la fois intuitive et déductive, ce même Fontenelle voit se poser définitivement et s'imposer la méthode inductive : le rationalisme a bien l'air de céder le pas à l'expérience, l'avenir se dessine en faveur de Bacon. C'est « de la nature » qu'il faut « déduire » les principes généraux d'où découlent tous les phénomènes, dit Newton; en d'autres termes, c'est à l'expérience méthodique qu'il faut avoir recours pour découvrir les forces réelles et la manière dont elles s'exercent, à l'expérience venant vérifier l'hypothèse, c'est-à-dire « la cause supposée ». Les recherches physiques, que les expériences de Pascal et de Torricelli avaient déjà révolutionnées, se trouvent transformées par l'invention de la machine pneumatique (Otto de Guéricke, 1650), les dispositifs de Mariotte (1620-1684) et la marmite de Papin (1682). La chimie, si elle n'a pas encore une conscience complète de son but, à savoir la recherche de la composition des corps bruts, s'y achemine par une observation minutieuse et réglée des réactions. Et il n'est pas jusqu'à ce groupe de phénomènes dits « moraux » et qui semblaient devoir échapper par leur nature même au déterminisme scientifique et à l'expérience, qu'on ne veuille y soumettre à leur tour. « Les sciences

Digitized by Google

n'ont fait de vrais progrès, écrira Duclos, que depuis qu'on travaille par l'expérience, l'examen et la confrontation des faits, à éclaircir, détruire et confirmer les systèmes. C'est ainsi qu'on en devrait user à l'égard de la science des mœurs. » Il écrira ses *Considérations* conformément à cette opinion. On le voit donc : les « sciences » morales s'ébauchent, elles tendent déjà à se souder aux sciences naturelles et on a pu écrire du même homme qui s'occupait des glandes rénales, à savoir du Président Montesquieu, qu' « il a rendu les sciences politiques expérimentales ».

Mais est-ce à dire que le cartésianisme soit définitivement annihilé par ce développement grandiose des sciences inductives et les horizons démesurés qu'il semble ouvrir à l'esprit humain? N'y a-t-il donc plus, pour les cartésiens, qu'une seule et dernière satisfaction : embaumer leur idole et la coucher pieusement « dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts »? Bien loin de là. D'abord Descartes ne s'est jamais lassé de répéter que les expériences étaient une condition de progrès : « Selon la commodité que j'aurai d'en faire plus ou moins, disait-il, j'avancerai plus ou moins dans la connaissance de la nature.... Lorsque j'ai voulu descendre aux *choses particulières*..., je n'ai pas cru qu'il fût possible à l'esprit humain de distinguer...,

Digitized by Google

si ce n'est qu'on vienne au-devant des causes par les effets et qu'on se serve de plusieurs expériences... » Tout ce qu'il demandait, c'était d'avoir le loisir et les moyens matériels d'en exécuter, et, comme nous l'avons vu, la fondation de nombreux observatoires et laboratoires ne faisait que réaliser son rêve et favoriser un essor qu'il souhaitait. Mais il triomphait ailleurs plus complètement et son disciple avec lui. La déduction reprenant ses droits, toute une importante partie de la physique s'était réduite au calcul : la mécanique, la pesanteur, l'hydrostatique, l'optique étaient devenues, d'après ses leçons, des provinces de la mathématique, et les phénomènes qui dans ce domaine restaient à étudier, chaleur, électricité, magnétisme, semblaient bien devoir se soumettre facilement aux mêmes procédés, comme aussi ceux de la chimie, et, peut-être, de la physiologie. On espérait plus encore : « Il est certain, dit Fontenelle, et les peuples s'en convaincront de plus en plus, que le monde politique aussi bien que le monde physique se règle par poids, nombre et mesure. » D'immenses étendues se trouvaient ainsi revendiquées et la déduction réapparaissait comme le véritable procédé de construction de la science. Bref, si le progrès scientifique avait amené déjà une spécialisation marquée et allait en amener une plus marquée encore, l'unité

Digitized by Google

ne se laissait pas moins entrevoir, l'unité dans et par la mathématique. Mais ce n'était qu'une lueur vague et il fallait avoir « l'œil de l'esprit » singulièrement ouvert pour la distinguer, pour deviner que, longtemps baconien, l'esprit humain, en fin de compte, ne se satisferait qu'avec la méthode cartésienne.

Fontenelle, par une prérogative singulière, fut capable de ce regard profond. Du choc qui se fit en lui entre Descartes et la déduction, qui étaient tout son passé, et Newton et toute la « philosophie expérimentale », qui semblaient prendre possession de l'avenir, jaillirent précisément ces trois vérités formulées plus haut qui, sans doute, dirigeaient déjà la marche de la pensée scientifique, mais ne se laissaient voir qu'à une minorité privilégiée. Il énonça en termes clairs ce qui se bégayait alors confusément sur les lèvres des hommes, et au nom de tous prit conscience des raisons premières et du but du travail collectif. En un mot, il aida, plus puissamment qu'il ne paraît, la connaissance à passer du développement spontané à l'organisation réfléchie. Sans doute il fallait que cela fût et c'est pour cette raison et par précaution que nous avons parlé de la « découverte » de Fontenelle. La naissance d'idées concernant la science semble bien avoir un caractère de nécessité

Digitized by Google

qu'elle tient de la science elle-même : leur contenu les oblige à être tôt ou tard conçues. Tout de même puisqu'il s'agit, non de réalités objectives, mais d'idées, il y faut de « l'invention », c'est-à-dire une conformation particulière de l'intelligence, une personnalité cérébrale, ce je ne sais quoi qui fait que c'est Newton et pas un autre qui, en voyant la pomme tomber, imagine la gravitation universelle. Certaines idées ont beau être nécessaires, encore faut-il, pour les faire éclore, un cerveau particulier et prédisposé. Le « génie » que nous voulons qu'on reconnaisse à Fontenelle est de cette nature : il a brusqué la fermentation de trois groupes de notions diffuses et confuses et, comme on va le voir successivement, il les a systématisées.

*
* *

I. — Donc, la première de ces idées flottantes qu'il fixe, qu'il ancre dans les esprits, c'est celle de la *Possibilité de la Science*. En présence du nombre et de la variété des sensations qui assiègent l'homme, en présence d'essais infructueux faits pour les ranger et de résultats souvent divergents, le scepticisme a vite fait de poindre. L'esprit veut comprendre le monde, mais le monde est-il intelligible ? Peut-on vraiment réduire en système toutes ces données

Digitized by Google

incohérentes qu'il offre aux sens et à la conscience? Le contenu du monde extérieur, qui est individuel et variable, peut-on l'organiser et y mettre un ordre qui soit uniforme et universel? Implicitement, par toute son œuvre, Descartes avait déjà répondu, mais qui donc avait entendu et compris cette réponse? Fontenelle, dès 1688, à trente ans, la retrouve et la refait. On peut, dit-il dans sa *Digression sur les Anciens et les Modernes*, très certainement faire la Science, d'abord « parce que la nature a entre les mains une certaine pâte, *toujours la même*, qu'elle tourne et retourne sans cesse en mille façons et dont elle forme les animaux, les plantes et les hommes »; ensuite et surtout parce que ces « façons » sont stables et générales, parce que les rapports entre les causes et les effets sont constants, parce que la nature obéit à des lois : cet « ordre » de la nature, sept ans avant la *Digression*, dans ses *Dialogues*, Fontenelle l'affirmait, nous l'avons vu, par la bouche de Socrate et on peut dire que toute sa vulgarisation proprement scientifique est bâtie sur ce fondement. C'était la première apparition dans le bagage intellectuel de l'humanité, la première apparition claire et abordable à tous du postulat que l'école écossaise et Royer-Collard ont défini « Stabilité et généralité des Lois de la Nature », et qu'on pourrait définir ainsi avec eux,

Digitized by Google

si l'expression ne renfermait un pléonasme, toute loi étant stable et générale par définition. Avec ce double principe de la conservation de la masse et de l'identité des conséquents lorsque les antécédents sont semblables, le paradoxe inductif tenait désormais sa double majeure.

Nous sommes aujourd'hui si familiarisés avec elle que nous n'imaginons pas la peine qu'il a fallu pour qu'elle s'imposât. Elle n'a eu quelque consistance qu'après avoir été vérifiée sur un grand nombre de phénomènes, et il a fallu de véritables apôtres à ce dogme fondamental. Fontenelle fut entre ceux de la première heure, et, en jetant ainsi dans la circulation cette idée du déterminisme universel, en même temps qu'il tranquillisait, les esprits et leur donnait confiance, il légitimait et activait le travail scientifique. Tout fait ayant sa raison explicative et le rapport entre les deux termes d'un couple ne variant pas, la nature, en un mot, n'ayant pas de caprices, mais présentant au contraire et comme on a dit, une « aptitude à l'intelligibilité », il n'est pas vain d'aspirer à la comprendre et d'en chercher les lois. « Si les vérités expérimentales qui servent de base à nos raisonnements sont tellement enveloppées dans la réalité complexe des phénomènes naturels qu'elles ne nous apparaissent que par lambeaux, ces vérités expéri-

Digitized by Google

mentales n'en reposent pas moins sur des principes qui sont *absolus* parce que, comme ceux des vérités mathématiques, ils s'adressent à notre conscience et à notre raison. En effet, le principe absolu des sciences expérimentales est un déterminisme nécessaire et conscient dans les conditions des phénomènes. » Ce qu'en ces termes disait Claude Bernard, Fontenelle le disait déjà à l'aurore même de la science, et ainsi les aspirations de l'esprit humain à l'intelligible se trouvaient rationnellement justifiées.

II. — Mais, à l'époque où il écrit, ces aspirations sont encore très loin d'être satisfaites et l'infinie variété des phénomènes à étudier se traduit dans l'incohérence des recherches et la divergence des théories.

La physique était alors comme un grand royaume démembré dont les provinces et les gouvernements seraient devenus des souverainetés indépendantes. L'astronomie, la mécanique, l'optique, la chimie étaient des sciences à part qui n'avaient plus rien de commun avec ce qu'on appelait physique. Celle-ci, appauvrie et dépouillée, n'avait plus pour son partage que des questions également épineuses et stériles.... — Nul système général...; les recueils que l'Académie présente tous les ans au public ne sont composés que de morceaux détachés et indépendants les uns des autres, dont chaque particulier qui en est l'auteur garantit les faits et les

Digitized by Google

expériences, et dont l'Académie n'approuve les raisonnements qu'avec toutes les restrictions d'un sage pyrrhonisme.

Il n'y a donc rien à espérer ? La synthèse ne sera jamais possible puisqu'il y a tant d'objets, tant de méthodes, tant de procédés divers, en un mot tant de sciences particulières ? Non, dit Fontenelle, en terminant la magistrale *Préface* qu'il a écrite *sur l'Utilité des Mathématiques et de la Physique et sur les travaux de l'Académie des Sciences* (1708) ; non, il ne faut pas désespérer :

Le temps viendra peut-être que l'on joindra en un corps régulier ces membres épars ; et s'ils sont tels qu'on les souhaite, ils s'assembleront en quelque sorte d'eux-mêmes. Plusieurs vérités séparées, dès qu'elles sont en assez grand nombre, offrent si vivement à l'esprit leurs rapports et leur mutuelle dépendance, qu'il semble qu'après avoir été détachées par une espèce de violence les unes d'avec les autres, elles cherchent naturellement à se réunir.

Puisque la nature est une, les sciences qui l'étudient, pour éloignés que puissent paraître leurs domaines respectifs, ne peuvent être des étrangères ; au vrai, elles se pénètrent, elles se soutiennent mutuellement ; en un mot, elles sont solidaires. C'est justement qu'on a fait honneur à Fontenelle de cette remarquable idée de la *Solidarité des Sciences*, car il n'y

Digitized by Google

en a pas une sur laquelle il ait été, et avant tout autre, plus affirmatif. A ses yeux, le titre de gloire de Bernouilli est de s'être persuadé de la solidarité de la géométrie et de la physique :

Comme l'alliance de la géométrie et de la physique fait la plus grande utilité de la géométrie et toute la solidité de la physique, il forma des assemblées et une espèce d'académie, où il faisait des expériences qui étaient ou le fondement ou la preuve des calculs géométriques; et il fut le premier qui établit dans la ville de Bâle cette manière de philosopher, la seule raisonnable, et qui a cependant tant tardé à paraître.

L'honneur de Guglielmini est d'avoir délivré de son ancienne poésie et d'avoir entrepris

de réduire à la simple mécanique corpusculaire cette chimie mystérieuse et en quelque façon si fière de son obscurité. Il y rappelle tout avec rigueur aux règles d'une physique exacte et claire; et pour épurer la chimie encore plus parfaitement et en entraîner toutes les saletés, il y fait passer la géométrie.... En un mot, ce n'est pas tant la chimie qui domine dans son traité que la géométrie, et, ce qui vaut encore mieux, l'esprit géométrique.

Toutes les sciences se joignent et s'éclairent; ce que l'une ne dit pas, l'autre peut le révéler :

Telle partie dont la structure dans le corps humain est si délicate et si confuse qu'elle en est invisible,

Digitized by Google

est sensible et manifeste dans le corps d'un certain animal.... L'on dirait presque que la nature, à force de varier et de multiplier ses ouvrages, ne peut s'empêcher de trahir quelquefois son secret.

Accumulons donc toujours des vérités de mathématiques et de physique au hasard de ce qui en arrivera; ce n'est pas risquer beaucoup. Il est certain qu'elles seront puisées dans un fonds d'où il en est déjà sorti un grand nombre qui se sont trouvées utiles. Nous pouvons présumer avec raison que de ce même fonds nous en tirerons plusieurs, brillantes dès leur naissance, d'une utilité sensible et incontestable. Il y en aura d'autres qui attendront quelque temps qu'une fine méditation ou un heureux hasard découvre leur usage. Il y en aura qui, prises séparément, seront stériles et ne cesseront de l'être que quand on s'avisera de les rapprocher. Enfin, au pis aller, il y en aura qui seront éternellement inutiles.

J'entends inutiles, par rapport aux usages sensibles, et, pour ainsi dire, grossiers; car du reste, elles ne le seront pas. Les découvertes sensiblement utiles sont en quelque sorte éclairées par celles qu'on peut traiter d'inutiles. *Toutes les vérités deviennent plus lumineuses les unes par les autres.*

Si ce n'est pas nous qui les coordonnons, ce seront les générations futures, ces « bataillons sacrés », comme les appelle le poète. « Il y a un ordre qui règle nos progrès, dit Fontenelle dans une autre Préface. Chaque connaissance ne se développe qu'après qu'un certain nombre de connaissances précédentes se sont développées et quand son tour pour éclore est venu. » Un unique secret dérobé à la nature peut

Digitized by Google

révéler quand on s'y attend le moins une grande partie du mystère ; une lueur peut suffire à éclairer tout un ensemble, car dans cet immense champ de recherches, tout communique, tout se tient.

Si nous avions besoin de vérifier cette idée chère à notre auteur, nous pourrions la montrer à l'œuvre dans un de ses livres les plus techniques et celui peut être dont la composition lui coûta le plus de peine, je veux parler de ses *Éléments de la Géométrie de l'Infini* (1727) : nous l'y verrions n'attraper d'abord que des vérités dispersées, désunies, puis, apercevant leurs rapports, découvrir des principes de plus en plus généraux et finir par saisir le tronc, d'où, alors, les rameaux se distribuent comme d'eux-mêmes avec régularité et symétrie. Mais la suite des temps s'est chargée de cette vérification. La physique et la chimie, l'une d'ailleurs prêtant à l'autre, ont été définitivement fondées lorsque l'analyse et la synthèse, issues de l'expérience, ont abouti à une formule mathématique. Les phénomènes que nous appelons vitaux tendent à se laisser ramener à des phénomènes physico-chimiques, quoiqu'ils s'en distinguent profondément par l'unité de leur fin. Taine parlera de « chimie psychologique » et définira l'événement primordial intérieur, c'est-à-dire la sensation, origine des spéculations les plus hautes, un mouvement moléculaire des

Digitized by Google

centres nerveux, de la classe des phénomènes physiques.

Partout donc et en tout sens dans le travail scientifique, liaison, continuité, pénétration mutuelle, comme dans son objet : la nature, la vie et la pensée. C'est la grande idée du *Deuxième Discours* de Turgot *sur les Progrès successifs de l'Esprit humain*, mais quand il la développait ainsi, en 1750, il ne faisait pas autre chose que prendre le flambeau des mains de Fontenelle. Celui-ci l'avait véritablement allumé et par là, n'avait pas rendu à la science un mince service : après en avoir consolidé le fondement, il lui révélait en quelque sorte son unité intérieure, réelle malgré la diversité apparente des « provinces » et « des gouvernements », et il lui montrait par cela même la condition de son perfectionnement. Ce n'est pas dans les sociétés humaines seules que la mutualité peut porter ses fruits.

III. — Mais si l'on veut enfin interpréter, comme elles nous semblent devoir l'être, quelques autres de ses réflexions, principalement l'apologie qu'il ne cesse de faire de la géométrie et de l'algèbre, et, plus généralement, de ces « mathématiques pures qui sont aujourd'hui plus fécondes, plus universelles, plus sublimes, et, pour ainsi parler, plus intellectuelles qu'elles n'ont jamais été », on peut

Digitized by Google

dire qu'il a imaginé, dès la naissance de la science, ce qu'elle sera sous sa dernière et vraie forme, quand elle aura réalisé tout son objet, si elle peut le réaliser; en un mot il a eu une *Idée de la Science Intégrale*, et voici laquelle : la géométrie, c'est-à-dire la mathématique, est la science suprême; entièrement œuvre de l'esprit qui s'y contemple lui-même, ne renfermant « que ce que nous y avons mis », précisément à cause de ce contenu idéal fait de vérités conscientes et absolues, elle impose sa rigueur à tout ce qu'elle touche :

L'esprit géométrique n'est pas si attaché à la géométrie, qu'il n'en puisse être tiré et transporté à d'autres connaissances. Un ouvrage de morale, de politique, de critique, peut-être même d'éloquence, en sera plus beau, toutes choses d'ailleurs égales, s'il est fait de main de géomètre. L'ordre, la netteté, la précision qui règnent dans les bons livres depuis un certain temps, pourraient bien avoir leur première source dans cet esprit géométrique, qui se répand plus que jamais, et qui, en quelque façon, se communique de proche en proche à ceux mêmes qui ne connaissent pas la géométrie.

.... Les mathématiques n'ont pas seulement donné, depuis quelque temps, une infinité de vérités de l'espèce qui leur appartient, elles ont encore produit assez généralement dans les esprits une justesse plus précieuse peut-être que les vérités.

Si l'on veut y regarder d'un peu près, on s'aperçoit vite que Fontenelle est tout disposé à mettre la

Digitized by Google

mathématique partout et qu'il ne lui déplaît pas de voir même les « faits humains », soumis aux méthodes scientifiques et en quelque sorte passibles de la géométrie. *A fortiori* devait-il faire relever d'elle tout ce qui est hors de l'homme; il n'y a pas manqué et si, dans le premier des deux textes capitaux que nous citons, se trouve, à la fin, comme une réserve prudente, elle prend pour nous, contemporains de Pasteur, toutes les allures d'une prophétie :

Si toute la nature consiste dans les combinaisons innombrables des figures et des mouvements, la géométrie, qui seule peut calculer des mouvements et déterminer des figures, devient indispensablement nécessaire à la physique; et c'est ce qui paraît visiblement dans les systèmes des corps célestes, dans les lois du mouvement, dans la chute accélérée des corps pesants, dans les réflexions et les réfractions de la lumière, dans l'équilibre des liqueurs, dans la mécanique des organes des animaux, enfin dans toutes les matières de physique qui sont susceptibles de précision; car, pour celles qu'on ne peut amener à ce degré de clarté, comme les fermentations des liqueurs, les maladies des animaux, etc., *ce n'est pas que la même géométrie n'y domine*, mais c'est qu'elle y devient obscure et presque impénétrable par la trop grande complication des mouvements et des figures....

La géométrie et surtout l'algèbre sont la clé de toutes les recherches que l'on peut faire sur la grandeur. Ces sciences, qui ne s'occupent que de rapports abstraits et d'idées simples, peuvent paraître infruc-

Digitized by Google

tueuses tant qu'elles ne sortent point, pour ainsi dire, du domaine intellectuel; mais les mathématiques mixtes qui descendent à la matière..., les sciences qui découvrent des rapports particuliers de grandeurs sensibles, vont d'autant plus loin et plus sûrement que l'art de découvrir des rapports en général est plus parfait. L'instrument universel ne peut devenir trop étendu, trop maniable, trop aisé à appliquer à tout ce qu'on voudra. Il est utile pour toutes les sciences qui ne sauraient se passer de son secours.

Ce qui veut dire que l'édifice scientifique ne sera parachevé que lorsque tous les phénomènes seront susceptibles d'être exprimés mathématiquement. Il semble bien que pour lui il n'y ait pas loi scientifique tant qu'il n'y a pas rapport numérique; qu'il n'y ait pas loi scientifique tant que les données de l'expérience ne sont pas entrées dans le cadre intellectuel que la mathématique leur a préparé.

Ainsi Fontenelle traçait la ligne la plus rationnelle et la plus utile en même temps que devait suivre, au moins pour un temps, l'effort des savants. Aujourd'hui il y aurait, sans doute, des retouches à faire à cette conception : les mystères de la « lumière noire » et du radium nous disent assez que la science ne peut plus se contenter de chercher et d'exprimer de simples rapports de concomitance, mais qu'elle se doit à elle-même de découvrir les facteurs constitutifs des choses et des phénomènes; il n'est plus

Digitized by Google

très vrai que la qualité se réduise à la quantité. Mais il y a deux siècles, c'était apporter à l'œuvre collective la contribution la plus précieuse et la plus saine que de dire : « Il ne s'agit pas de découvrir l'essence des choses ni ce qui se cache derrière les phénomènes, il s'agit de comprendre ces phénomènes, ce qui n'est pas autre chose que découvrir le rapport nécessaire et universel qui lie l'effet à la cause; il ne s'agit pas d'atteindre la vérité, mais l'intelligibilité, ou plutôt, dans la science, vérité, c'est intelligibilité ». L'humanité n'arrivera peut-être jamais à cette compréhension totale; bien des choses resteront toujours à savoir; elle n'arrivera peut-être jamais à une harmonie intégrale de l'intelligence et de l'expérience. Mais au moins apercevait-elle désormais le but; au moins en avait-elle désormais fini avec les recherches capricieuses et solitaires, avec la spécialité dispersive. Un autre âge commençait véritablement.

*
* *

Base consolidée, cohésion démontrée, unité finale aperçue, tels étaient donc les trois résultats précis auxquels avait abouti la réflexion de ce littérateur qui s'était haussé jusqu'à la philosophie scientifique : si, comme on a dit, il avait par sa vulgarisation

Digitized by Google

« annexé » la science à la littérature, il la libérait par ailleurs et lui constituait une forte personnalité. Et ainsi, il se place au premier rang de ceux qui ont contribué à démêler et à organiser l'IDÉE DE SCIENCE, restée, jusqu'aux environs de 1700, confuse, mêlée, à peine distincte. Comme tout inventeur, il prit autour de lui sa matière et, sans doute, il eut, avec d'autres bonheurs, celui d'être en pleine maturité cérébrale à l'heure juste où l'on pouvait commencer à penser sérieusement sur ce sujet capital. Il venait à ce moment unique où on pouvait espérer de substituer au développement spontané de la connaissance une organisation systématique du travail scientifique ; et comme, en tout ordre de choses, c'est ce passage de la spontanéité à la systématisation qui marque l'apparition de la philosophie, il se trouva philosophe par la force des événements. Comme dit Du Bos, « il s'est rencontré dans la maturité des temps ». Mais il y eut, entre Fontenelle et son temps, collaboration et réciprocité de services et, parmi ses contemporains, il n'y a que Leibniz qui apporta un secours aussi puissant à l'œuvre de l'avenir, secours à coup sûr plus proprement original, plus technique, mais dont l'effet fut moins rapidement universel. Pour une très grande part grâce à Fontenelle, il s'ébauchait dans les esprits une conception harmonique de l'univers,

Digitized by Google

conception qui n'était plus le privilège de quelques têtes seulement comme au siècle passé, et ils y gagnaient en justesse. L'idée de progrès, j'ai à peine besoin de le faire remarquer, profitait de cette lumière qui commençait à baigner l'idée de science. La science étant possible et infinie, le progrès était possible et infini : les deux notions désormais allaient être conjointes.

Mais comme, immédiatement après Fontenelle, cette « Science », avec les Encyclopédistes, va devenir agressive, qu'elle ne manquera jamais une occasion d'opposer le genre de certitude qu'elle donne à celui qu'impose la religion, de mettre sa vérité en face de la foi, ses preuves en face du dogme, il ne faut pas omettre de remarquer que, chez l'auteur de la *Digression* et des *Oracles*, il n'y a encore *visiblement* ni conflit ni rupture entre les deux puissances.

D'une part, Fontenelle ne peut oublier que tous les grands savants, qu'il connaît bien, ont su faire vivre en eux la Religion et la Science et satisfaire également à ce double besoin immortel; que Bacon et Descartes mettaient bien la théologie au premier rang des sciences, mais déclaraient qu'ils n'avaient pas à s'en occuper, cet agnosticisme étant d'ailleurs de leur part une marque de respect, non de dédain : le premier lui fait une part très large,

Digitized by Google

mais la confine dans son domaine en excluant de la science la recherche des causes finales qui « comme la Vierge consacrée à Dieu est stérile et ne peut rien enfanter »; et quant à l'auteur du *Discours de la Méthode*, s'il a limité sa doctrine du côté de l'Infini, c'est « pour se soumettre à lui » et non pas pour se mettre au-dessus, c'est parce que, à ses yeux, ces problèmes dépassent l'homme purement homme. Ils étaient, tous deux, les premiers de la lignée de ces admirables savants qui, sans vains tourments, pendant que leur intelligence travaille, laissent leur âme se nourrir de divin en toute tranquillité, et soumettent leur entendement, avide par ailleurs de précision et d'exactitude, aux croyances des humbles et des petits. « Si tout vient d'un germe, disait-on à Louis Pasteur, d'où le premier germe est-il sorti? — Mystère, répondait-il. La question de l'origine des choses est en dehors du domaine des recherches scientifiques. » Et comme on insistait, comme les partisans de la génération spontanée continuaient à croire que Pasteur obéissait dans ses conclusions à une arrière-pensée, le maître s'expliqua en pleine Académie : « La science, dit-il, ne doit s'occuper en quoi que ce soit de la conséquence de ses travaux.... Est-ce à dire que, dans mon for intérieur et dans la conduite de ma vie, je ne tienne compte que de la science acquise? Je le voudrais que je ne le pourrais

Digitized by Google

pas, car il me faudrait me dépouiller d'une partie de moi-même. En chacun de nous, messieurs, il y a deux hommes : le savant, celui qui a fait table rase et qui, par l'observation, l'expérimentation et le raisonnement, veut s'élever à la connaissance de la nature; et puis l'homme sensible, l'homme de tradition, de foi ou de doute, l'homme de sentiment, qui pleure ses enfants qui ne sont plus et qui ne peut prouver qu'il les reverra, mais qui le croit et l'espère, qui ne veut pas mourir comme un vibrion, qui se dit que la force qui est en lui se transformera. Les deux domaines sont distincts et malheur à celui qui veut les faire empiéter l'un sur l'autre dans l'état si imparfait des connaissances humaines ». Et le cartésien Rohault écrivait déjà en 1675 dans ses *Entretiens sur la Philosophie*, entre autres lignes tout à fait remarquables : « La théologie et la philosophie ont des principes différents : celle-là est fondée sur l'autorité et la révélation et celle-ci n'est appuyée que sur la raison : d'où il suit qu'on peut traiter l'une sans l'autre.... Quelque secours que la philosophie puisse apporter à la religion, ce qui est mystère restera toujours élevé au-dessus de la raison...; il nous restera toujours, tant que nous vivrons ici-bas, de l'obscurité dans la foi, et je doute même s'il ne vaudrait pas mieux se soumettre aveuglément à tout ce qu'elle enseigne que de courir

Digitized by Google

risque d'être téméraire en voulant philosopher sur ses mystères ». Fontenelle ne peut ignorer que c'est là, déjà en son temps, la manière de voir à peu près générale du monde savant et il ne manque jamais dans ses *Éloges* de noter que les hommes qu'il loue d'avoir été de bons philosophes, c'est-à-dire des savants consciencieux et probes, ont été aussi de bons chrétiens. Personnellement même, il peut paraître, et par sa vie et par sa mort, assez fidèle aux enseignements que lui donnait, avec une inquiétude souriante, la douce et pieuse Marthe Corneille à qui « de petites vertus morales » ne suffisaient pas. Il peut le paraître surtout quand on songe qu'il a dit de l'*Imitation* peut-être la plus belle parole qu'on en ait dite en l'appelant « le plus beau livre qui soit sorti de la main d'un homme puisque l'Évangile n'en vient pas » ; quand on songe que, sans malice aucune, il a essayé de prouver scientifiquement l'existence de Dieu, et qu'il a écrit enfin le *Discours*, qui s'appellerait mieux le sermon, *sur la Patience* (1689). Quand le Messie naquit, y dit-il en substance, ardemment désiré par tout un peuple, mais nécessaire à tous, alors « les idées et du vrai et du bien nous furent révélées sans obscurité et sans nuages ; alors disparurent tous ces fantômes de vertus qu'avaient enfantés les philosophes ; alors des remèdes tout divins furent appliqués avec efficace à

Digitized by Google

tous les maux qui nous sont naturels ». Parmi ces maux il y en avait un qui était parmi les plus douloureux et les plus funestes; c'était l'impatience, l'incapacité où se trouvait la créature de supporter ses douleurs physiques ou morales qu'ainsi elle redoublait. Le Christ vint qui, par actes et paroles, enseigna la patience à l'humanité, non pas la patience orgueilleuse et négative des Stoïciens, « désespoir raisonné plutôt que vraie patience », mais une résignation active, si l'on peut dire, celle des saints et des martyrs, véritable amour de la douleur. En souvenir de la vie du Sauveur, de ses exemples et de sa mort, soyons patients et de la vraie patience :

Inspirez-nous, Verbe incarné, cette vertu héroïque si éloignée de la corruption qui nous est devenue naturelle et de la fausse perfection à laquelle la philosophie aspirait. Daignez nous instruire dans la science de souffrir, science toute céleste et qui n'appartient qu'à vos disciples. Tout le cours de votre vie nous en donne d'admirables leçons; mais comment les mettre en pratique sans le secours de votre grâce? C'est vous seul sur qui nous pouvons prendre une véritable idée des vertus; et c'est vous seul encore de qui nous pouvons recevoir la force de les suivre. Vous qui êtes la raison et la sagesse de votre adorable Père, devenez aussi la nôtre pour régler les emportements auxquels la nature s'abandonne dans les afflictions. Ne permettez, Seigneur, à votre justice de les faire tomber sur nous, que quand vous aurez mis dans notre âme les dispositions nécessaires pour en profiter; et ne nous envoyez tous les maux dont

Digitized by Google

nous sommes dignes qu'en nous donnant en même temps un courage vraiment chrétien.

En plus des apparences, la foi de Fontenelle semble donc bien avoir pour elle des textes éloquents.

Mais d'autre part nous ne pouvons pas oublier que, directement ou indirectement, dans toute son œuvre de premier plan, il entame, corrode et dissout la croyance, qu'il aiguise les armes meurtrières dont d'autres se serviront bientôt et que les deux fois qu'il instaure — foi dans le progrès, foi dans la science, — ne vivront ou ne sembleront devoir vivre que de la mort de l'idée religieuse. Sa neutralité, si neutralité il y a, est à la limite, sa modération est un minimum et il représente un moment où l'esprit humain, très près de se figurer qu'il va tout comprendre, est aussi bien près d'être ingrat envers les mystères qui l'ont enchanté longtemps.

Digitized by Google

CONCLUSION

Comment se fait-il donc que le XIXe siècle, qui a eu, comme on a dit, la religion de la science, ait méconnu le rôle très précis de celui qui, un des premiers, l'organisa; qui, un des premiers, entrevit la future splendeur de celle qu'il appelait déjà l'Isis mystérieuse, levant successivement ses voiles aux générations, et que notre temps a vu nommer la Nouvelle Idole?

Pendant plus de soixante ans, Fontenelle avait été un des maîtres de la pensée française et il avait formé avec Montesquieu et Voltaire une Trinité glorieuse, assistant et figurant avec honneur à la révolution des Idées. Les classes distinguées du royaume, qu'il avait toutes séduites par son intelligence large, son esprit fin et son élocution claire lui

Digitized by Google

savaient gré de les avoir en quelque sorte obligées de s'initier — et sans fatigue — au splendide effort que faisait une portion de l'humanité : les grands et les femmes voulaient l'avoir; on le goûtait autant chez le Régent, où il allait souvent, que, plus tard, à la Cour, où il n'allait guère, et, dans ce monde particulier où les savants commençaient, grâce à lui, à vivre avec les lettrés et les artistes, il était entouré d'un respect rare : celui qu'on témoigne à un aîné qui sait et fait comprendre les jeunes, parce qu'il est toujours jeune lui-même et s'adapte merveilleusement, sorte de Nestor littéraire, comme il s'appelait lui-même et comme on l'appelait couramment, qui prend plaisir à exciter les esprits et à éveiller les vocations : Marivaux et Duclos en savaient quelque chose. Sa réputation était universelle : Péruviens aussi bien que Suédois étaient à l'affût de tout ce qu'il produisait et quand on apprit qu'il était mort, le 9 janvier 1757, à cinq heures du soir, en son domicile de la rue Saint-Honoré, près l'église des Dames de l'Assomption, ce fut, à Paris, à Rouen, à Nancy, à Berlin, à Londres, à Lima, dans toutes les langues, vivantes ou mortes, en prose et en vers, un concert d'éloges et de regrets qui témoignent d'une reconnaissance et d'une admiration parfaitement conscientes de leurs raisons d'être. Pendant les deux années qui suivent sa mort, le

Digitized by Google

Mercure est rempli de sa mémoire et l'abbé Trublet, sans se lasser, animé d'un zèle qui s'accorde très bien avec son tempérament de compilateur, recueille pieusement tout ce qu'il peut trouver de détails ignorés, biographiques ou bibliographiques, sur le grand homme qui n'est plus.

Quant aux plus vigoureux esprits du temps, aux vrais connaisseurs en fait d'idées et de talent, ils consacrèrent tous cette gloire. Sans doute Voltaire, dans son *Micromégas* et ailleurs, s'était permis quelques plaisanteries sur le secrétaire de l'Académie de Saturne, c'est-à-dire sur celui de l'Académie des Sciences de Paris, « homme de beaucoup d'esprit qui n'avait à la vérité rien inventé, mais qui rendait un fort bon compte des inventions des autres et qui faisait passablement de petits vers et de grands calculs »; mais, comme dit quelque part l'abbé Du Bos, « le Français ne méprise pas tout ce dont il rit » et Voltaire sur ce point comme sur bien d'autres est plus français que pas un. Non content de marquer à l'auteur de la *Pluralité des Mondes* une estime infinie, il fit en sa faveur une exception unique à la loi qu'il s'était imposée de ne mettre aucun vivant dans son *Siècle de Louis XIV*. Vauvenargues, cet ardent ami de la vérité, qui marque lui aussi, à d'autres points de vue, le tournant du siècle et qui, par conséquent,

Digitized by Google

était bon juge de la marche des idées, n'a pas hésité à déclarer que Fontenelle devait être regardé comme un des plus grands philosophes de la terre et que, malgré leurs défauts, la plupart de ses écrits ne devraient jamais périr : « On ne doit point lui refuser d'avoir donné de nouvelles lumières au genre humain.... C'est à lui qu'on doit en grande partie cet esprit philosophique qui fait mépriser les déclamations et les autorités pour discuter le vrai avec exactitude ». Enfin, le manifeste des temps nouveaux, le *Discours préliminaire de l'Encyclopédie*, en rappelant dans un paragraphe des plus flatteurs tous les services que Fontenelle a rendus aux savants et en mettant ainsi son nom en belle place, au seuil de l'œuvre, croyait bien le faire entrer, avec cette œuvre elle-même, dans l'immortalité. Il semblait en effet que Cydias eût sa revanche et qu'une réputation, aussi légitimement et aussi fortement assise, défiât la durée.

Mais la durée eut raison d'elle. Avant de disparaître, le XVIIIe siècle, grâce à l'Académie française qui mit au concours son éloge — il y a juste de cela cent vingt ans —, se souvint un peu de lui; puis, malgré le relèvement tenté par Flourens dans un petit livre qui promet plus qu'il ne tient, l'oubli vint, un oubli dédaigneux et qui étonne. Quelques rares pages, quelques pensées, quelques anecdotes

Digitized by Google

surnagèrent seules : le nom de Fontenelle, s'il ne glissa pas dans la nuit, demeura dans la pénombre, et, certes, il y en a de moins grands dont on s'est ingénié à relever les autels.

C'est que, pour la postérité qui ne regarde jamais les choses qu'en gros et ne s'attache, dans le passé, qu'aux zones vraiment lumineuses, Fontenelle se trouve perdu et en quelque sorte noyé entre deux périodes très éclairées, la grande époque classique et le vrai XVIIIe siècle qui ne commence guère avant 1750. A distance, il peut paraître petit entre la noblesse harmonieuse du « siècle de Louis » et le tumulte formidable de l'armée encyclopédiste : dans la constitution d'un régime montagneux, il y a des chaînons importants, nécessaires, de véritables vertèbres, mais que de loin on ne voit pas. — Puis, cette même postérité, acceptant les jugements tout faits, et, en dépit même de l'auteur de la *Digression* et de l'*Origine des Fables*, ne secouant jamais à fond le principe d'autorité, s'est fiée à Racine, à Boileau, à La Bruyère (qui méritaient dans la plupart des cas cette confiance), et pour elle, Cydias, malgré les progrès de sa pensée et de sa diction, est resté toujours Cydias. Une réhabilitation ne semblait pas s'imposer. Et comme ceux qui voulurent la tenter, ne fût-ce qu'en partie, se méprirent sur les mérites réels de Fontenelle, qu'ils en firent, en fin de compte,

Digitized by Google

d'abord un sous-Bayle, puis un sous-Voltaire, on comprend que, ainsi imaginée et restaurée, sa physionomie si originale ait disparu, surtout dans le rayonnement de celle du Patriarche de Ferney. Du reste, sa réserve élégante, sa circonspection, cette philosophie prudente qui lui faisait redouter la diffusion des vérités, la teinte uniforme qu'il semblait avoir donnée, comme nous l'avons dit, à ses idées comme à son style, et aussi, il faut le reconnaître, l'étendue de son œuvre où les pages de pensée et de forme supérieures ne se détachent pas d'elles-mêmes, tout cela le prédestinait à son sort de dédaigné.

Mais la vraie raison de ce qui lui advint, la véritable explication de son quasi naufrage, elle est dans la nature même de ses découvertes et des services qu'il a rendus. Les idées qui deviennent générales, surtout les idées scientifiques, ont vite fait d'être anonymes : à mesure que la chaîne des découvertes s'allonge, que les anneaux se multiplient et se soudent, on oublie les forgerons : c'est la science qui est en cause et non pas le savant, c'est l'humanité et non l'individu. Or, nous l'avons vu, l'œuvre propre de Fontenelle est précisément d'avoir fait entrer dans le patrimoine commun de cette humanité des vérités de tel ordre que, le jour où il ouvrit les mains pour les lâcher, elles ne furent

Digitized by Google

plus les siennes. Tenant par tant de fibres au travail scientifique, il a pâti des conditions dans lesquelles ce travail se fait et du genre de notoriété qui l'attend : il était certain que, un temps au moins, on l'oublierait. Car il a semé, et dès lors, ou bien son grain a donné tout de suite et du semeur il n'a plus été question, ou bien il est resté longtemps enclos sous la terre et, pour juger de sa qualité, il fallait attendre qu'il germât.

Nous donc, qui, au commencement du XXe siècle, à une heure où l'édifice de la science montre suffisamment ses lignes pour permettre d'imaginer l'ensemble, où l'on aperçoit les limites nécessaires et le couronnement possible, voulons savoir comment il s'est bâti et quels en furent les premiers architectes, nous devions lever cet anonymat, et, comme on restitue une œuvre d'art à un artiste, comme on authentique une statue ou un tableau, restituer à qui de droit des idées qui, aujourd'hui, appartiennent à tous.

Refaisant à l'inverse le chemin que nous avons suivi, nous trouvons Fontenelle, à l'origine même de la Science, consolidant sa base, traçant les communications intérieures, esquissant l'élévation, contribuant ainsi à organiser la plus grande idée générale que l'humanité ait jamais conçue, à munir les générations du moule précieux où couler la réalité.

Digitized by Google

Par un effort connexe, secouant dans tous les domaines le joug de l'autorité et s'autorisant de l'acquis scientifique qui s'accroît sans cesse sous ses yeux, il immole délibérément le Passé à l'Avenir, et, en même temps qu'il l'épure, consolide définitivement la notion de Progrès.

Ce résultat, à la fois double et un, le met d'abord à la source de toute la pensée du XVIIIe siècle. Qu'on songe qu'il a cinquante-deux ans quand Montesquieu en a vingt et qu'il lui survivra, qu'il a cinquante-sept ans aux vingt ans de Voltaire et on ne s'étonnera pas que, réellement père par l'âge dans cette Trinité, il le soit encore, sur bien des points, par les idées. Les rapprochements de détail, surtout entre les opuscules de Fontenelle et le *Dictionnaire Philosophique*, seraient innombrables. Contentons-nous de rapprocher, avec Garat, la manière qu'ont Montesquieu et Voltaire de considérer l'histoire, d'une certaine page de l'*Éloge de Leibniz* par Fontenelle, et leur manière de l'écrire, du livre des *Oracles*. On verra dans l'*Éloge* que les hommes de la trempe de Leibniz, quand ils sont dans l'étude de l'histoire, en tirent

de certaines réflexions générales, élevées au-dessus de l'histoire même; que, dans cet amas et confus et immense de faits, ils démêlent un ordre et des liaisons délicates qui n'y sont que pour eux; que ce qui les intéresse le

Digitized by Google

plus, ce sont les origines des nations, de leurs langues, de leurs mœurs, de leurs opinions, surtout l'histoire de l'espèce humaine, et une succession de pensées qui naissent dans les peuples les unes après les autres, et dont l'enchaînement bien observé pourrait donner lieu à des espèces de prophéties.

« Ne croit-on pas, remarque très justement Garat, entendre l'auteur du livre sur les Romains et l'auteur du tableau sur les mœurs et l'esprit des nations, révélant les secrets et les principes de leur génie historique? On croit très souvent les lire en lisant les *Oracles*, ouvrage qui n'est qu'une dissertation et qu'on a appelé, avec tant de raison, un livre. Là se trouvent les premiers exemples et d'un seul fait, employé à jeter une lumière toute nouvelle sur le corps entier de l'histoire, et du corps entier de l'histoire employé à expliquer un seul fait; là se trouvent également les premiers exemples de ce ridicule, gai à la fois et terrible, jeté sur les extravagances des nations et des siècles, avec le pinceau de la scène comique pris un instant pour le pinceau de l'histoire : c'est là très souvent la manière et de Montesquieu et de Voltaire. » Nous ne voudrions pas exagérer, mais il nous paraît certain qu'à tous deux Fontenelle, qui tenait la scène quand ils débutaient, a donné le branle, et, par eux, à tout ce qui a suivi, aussi bien

Digitized by Google

à la deuxième génération du siècle, aux Marivaux, aux Du Bos, qu'à l'Encyclopédie, qui est tout imprégnée d'esprit scientifique, et qu'à Turgot, dont les premiers discours ne sont que du Fontenelle mis au point. Et pour ce qui est du XIXe siècle, si son caractère essentiel est d'avoir été le siècle de la science et du progrès, il aurait dû, en toute justice, honorer Bernard Le Bovier de Fontenelle comme un aïeul.

Son rôle méritait donc d'être précisé et il suffisait qu'il le fût pour que, d'emblée, ce littérateur longtemps méprisé reprît sa place légitime parmi les éducateurs de la pensée moderne, parmi ceux qui ont fait pour l'intelligence universelle ce que dans Athènes les orateurs avaient fait pour l'intelligence et la moralité grecques, ce que, chez nous, poètes et prosateurs avaient fait au XVIIe siècle pour le goût. Sans doute, il ne s'en suivra peut-être pas qu'on le lira davantage, mais qu'importe? L'immortalité, comme a dit merveilleusement Renan, ne consiste pas à *se faire lire* des générations futures. « C'est là une illusion à laquelle il faut renoncer. Nous ne serons pas lus de l'avenir; nous le savons, nous nous en réjouissons et nous en félicitons l'avenir. Mais nous aurons travaillé à avancer la manière d'envisager les choses, nous aurons conduit l'avenir à n'avoir pas besoin de nous lire.... *Notre immortalité consiste à insérer dans le mouvement de l'esprit*

Digitized by Google

un élément qui ne périra pas. » Ce sera, nous l'espérons, celle de Fontenelle.

Plus particulièrement et plus « actuellement », si l'on veut bien réfléchir qu'il a, un des premiers et un des seuls en France, réalisé cet idéal auquel nous semblons aspirer aujourd'hui et qui consiste à accorder, sans prétention à un encyclopédisme impossible, la culture classique et la culture scientifique, l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie, l'amour des idées générales et le besoin de vérités positives, à acquérir ainsi l'entière culture, on conviendra qu'il était plus juste encore que le neveu des frères Corneille remontât vers la gloire. Le temps d'ailleurs ne pouvait que le servir.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

1. *Œuvres de Fontenelle.* Édition dite des « Libraires Associés ». Paris, 11 vol. in-8°, 1766.
2. La Bruyère. *Caractères* : chap. *De la société et de la conversation* (1688).
3. Grimm. *Correspondance* (février 1757).
4. *Portrait de Fontenelle* par Madame la Marquise de Lambert et par Madame de Forgeville.
5. *Éloge de Fontenelle* par Grandjean de Fouchy, secr. perp. de l'Académie des Sciences; — par Le Beau, secr. perp. de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; — par Le Cat, secr. perp. de l'Académie de Rouen; — par Solignac, secr. perp. de l'Académie de Nancy (1757).
6. Discours de Séguier, successeur de Fontenelle à l'Académie Française. — Réponse du duc de Nivernais (1757).
7. Abbé Trublet. *Mémoires pour servir à l'histoire de la vie et des ouvrages de M. de Fontenelle.* A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, in-8°, 1759.
8. Cousin d'Avalon. *Fontenelliana.* Paris, Delarue, an IX.
9. Garat (Dominique-Joseph). *Éloge de Fontenelle.* Paris, 1784, in-8°. *Mémoires sur la vie de*

Digitized by Google

M. Suard, sur ses écrits et sur le XVIIIe siècle. Paris, 1820, 2 vol. in-8°, p. 76-83, 110-125.

10. Charma. *Biographie de Fontenelle.* Caen, 1846, in-8°.
11. P. Flourens. *Fontenelle ou de la Philosophie moderne relativement aux sciences physiques.* Paris, Paulin, 1847, in-18.
12. Sainte-Beuve. *Causeries du Lundi*, III, 314 (janvier 1851).
13. H. Rigault. *Histoire de la querelle des anciens et des modernes.* Paris, 1859, in-8.
14. Villemain. *Tableau de la littérature au XVIIIe siècle.* Paris, 1828-1864.
15. D. Nisard. *Histoire de la Littérature Française.* IV, 27 et suiv. 1861.
16. A. Maury. *L'Ancienne Académie des Sciences.* 1864.
17. E. Maindron. *L'Académie des Sciences.* Paris, Alcan, in-8°, 1888.
18. G. Larroumet. *Marivaux, sa vie et ses œuvres.* Paris, 1882.
19. G. Reynier. *Thomas Corneille, sa vie et son temps.* Paris, 1893.
20. Faguet. *Études sur le XVIIIe siècle.*
21. F. Brunetière. *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, 5e série. Paris, Hachette, in-16, 1896 : *La formation de l'idée de progrès au XVIIIe siècle*, p. 183 et suiv. — *Sur les chemins de la croyance.* Paris, Perrin, in-16, 1905 : *L'évolution du concept de science*, p. 135 et suiv.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION 5
I. — Tâtonnements et faux départs..... 9
II. — Le Vulgarisateur..... 59
III. — Le Philosophe et le Savant..... 127
CONCLUSION 163
BIBLIOGRAPHIE..... 174

42-05. — Coulommiers. Imprimerie PAUL BRODARD. — 4-05.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

A FINE IS CHARGED FOR THIS BOOK IS
[illegible]
BELOW.
NEW BOOK

Digitized by Google

Digitized by Google